

Les Khazars. Problèmes et controverses

Simon Szyszman

Citer ce document / Cite this document :

Szyszman Simon. Les Khazars. Problèmes et controverses. In: Revue de l'histoire des religions, tome 152, n°2, 1957. pp. 174-221;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhr.1957.8750>

https://www.persee.fr/doc/rhr_0035-1423_1957_num_152_2_8750

Fichier pdf généré le 11/04/2018

Les Khazars

Problèmes et controverses

Il y a environ mille ans qu'un État, l'État khazar, disparaissait de la scène historique. Le berceau de cet Empire qui s'étendit par la suite, plus particulièrement vers le bassin de la Mer Noire, était situé entre le nord du Caucase et la basse Volga. Tombée dans l'oubli pendant plusieurs siècles, cette nation, si différente de toutes ses voisines¹, a suscité à partir du xvii^e siècle un intérêt qui n'a cessé de croître jusqu'à nos jours. Toutefois cet intérêt s'était déjà manifesté, mais d'une façon sporadique, en Espagne au xii^e siècle avec l'ouvrage de J. Halevi, le *Livre Kuzari*, faisant mention d'un certain roi Cosar, et au xvi^e, par la publication à Istamboul de la *Correspondance khazare*², qui ne se composait, alors, que de deux lettres qui auraient été échangées au x^e siècle entre l'Espagne et la Khazarie. C'est à la suite de la divulgation

1) V. V. GRIGOR'EV, *Rossija i Azija*, Saint-Petersbourg, 1876, p. 66.

2) Les textes de ces documents, ainsi que d'autres concernant les Khazars et retrouvés postérieurement, ont fait l'objet d'une révision critique et ont été publiés ainsi que leur histoire par P. K. KOKOVCOV, *Evrejsko-khazar-skaja perepiska v X veke*, Leningrad, 1932.

L'attitude des savants, quant aux documents dont l'ensemble est appelé la *Correspondance khazare*, est très différente. Certains acceptent sans aucune réserve son authenticité, d'autres considèrent tous ces textes ou une partie seulement, comme un apocryphe médiéval écrit, peut-être, à l'aide de documents originaux.

Dans tous les cas, il faut tenir compte de cette circonstance que les copistes et les éditeurs se permettaient et se permettent encore parfois d'apporter des modifications importantes aux textes primitifs. Ainsi KOKOVCOV (*o. c.*, p. ix-x) cite des exemples de telles transformations faites d'autorité et introduites pendant la réimpression, même au xix^e siècle. Et J. BUXTORF lui-même au xvii^e siècle, en republiant la *Correspondance* qui ne contenait à l'époque que quelques pages, y a introduit plus de 80 modifications qui n'ont eu pour résultat que d'altérer profondément ces textes, et encore n'est-il pas tenu compte de celles qui sont d'ordre secondaire (*o. c.*, p. ix, n. 5). C'est pour cela que KOKOVCOV insiste sur la nécessité d'une attitude critique lors de l'utilisation de ces textes.

en Europe occidentale, au xvii^e siècle, de ces deux documents et de l'ouvrage de Halevi, que les savants commencèrent peu à peu à s'occuper de ce peuple qu'ils ignoraient jusqu'alors.

L'accueil réservé aux renseignements concernant l'existence même de cette nation fut très variable. Certains, par exemple J. Basnage¹, considéraient tous les récits relatifs à ce royaume comme n'étant que le produit de l'imagination, car, d'après eux, on ne trouve nulle part aucune trace de son existence. D'autres admettaient seulement que le nom du roi *Cosar*, mentionné dans le livre de Halevi, signifierait : roi *cosarien* ou *des Cosars*, mais ils ne se prononçaient cependant pas sur l'existence réelle de ce peuple, n'en ayant trouvé aucune mention par ailleurs ; telle fut aussi l'opinion de J. Buxtorf fils², qui, cependant, en publiant l'ouvrage de Halevi et la *Correspondance khazare* avec leur traduction latine, en a le premier révélé l'existence au monde occidental. Joh. H. Hottinger³ et S. Bochart⁴ furent moins sceptiques et, pour prouver que ce royaume khazar avait bien existé, ils se sont appuyés sur le témoignage d'Idrisi. Un autre groupe de savants, et parmi eux B. Baratier⁵, B. d'Herbelot⁶ et D. Augustin Calmet⁷, ne niait pas le fait de l'existence du pays des Khazars, mais n'accordait aucun crédit à l'histoire de leur conversion.

En pénétrant plus loin vers l'Est, les problèmes soulevés au sujet des Khazars trouvaient toujours un intérêt croissant⁸,

1) *Histoire des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, t. V, Rotterdam, 1707, p. 1446-1448.

2) *Liber Cosri*, Bâle, 1660, p. 6 du texte et p. 8 de la préface.

3) *Promtuarium, Sive, Bibliotheca Orientalis*, Heidelberg, 1658, p. 96.

4) *Geographia Sacra*, 1^{re} Partie, Francfort-sur-le-Main, 1681, p. 355.

5) *Voyages de Rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle*, t. II, Amsterdam, 1734, p. 309-318.

6) *Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel*, Paris, 1697, p. 1003.

7) *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Paris, 1712. Commentaire littéral sur les II. livres des Paralipomènes, p. xxiv-xxv.

8) L'attitude des savants européens aux différentes époques, en ce qui concerne les documents khazars, a été examinée, bien qu'avec certaines erreurs dans les citations, par A. HARKAVY, *Sud'by khazarskikh pisem v evropejskom učenom mire vprodolženie trekh stoletij* (Soobščeniija o Khazarakh. B), *Evrejskaja Biblioteka*, vol. VIII, Saint-Petersbourg, 1886, p. 135-146. Cf. aussi S. MUNK, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, t. VIII, Paris, 1864, p. 342.

et c'est en Russie qu'est née, à proprement parler, la science contemporaine concernant les Khazars. Tandis qu'au XIX^e siècle, en Europe occidentale, on perdait la mémoire de ce peuple, les historiens russes par contre, à partir des travaux de Ch. M. Fraehn, « le père de la khazarologie »¹, et jusqu'à ces dernières années, leur consacraient une attention toujours croissante et faisaient preuve d'une parfaite compréhension des questions ayant trait à cette nation. C'est en Russie qu'on a procédé à la publication systématique et critique de textes concernant les Khazars et fait paraître en outre de nombreuses études originales traitant à fond les différents aspects de la khazarologie.

Mais depuis quelques années, la situation semble s'y être rapidement et radicalement transformée, surtout après l'article très violent paru dans la *Pravda*², à la suite duquel l'attitude des savants russes traitant des problèmes khazars s'est profondément modifiée. Ainsi nous assistons sinon à une disparition, au moins à un considérable affaiblissement de l'intérêt porté aux Khazars dans cette partie de l'Europe de l'Est, qui englobe la presque totalité de leurs anciens territoires. En revanche, cet intérêt revit de nouveau à l'extrémité ouest de l'Europe, et le signe visible de ce réveil est l'appari-

1) P. Savel'ev, *O žizni i učenykh trudakh Fraehna*, Saint-Petersbourg, 1855 ; *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija*, vol. LXXXVII, Saint-Petersbourg, 1855, VI^e Partie, p. 173-190 ; *Očerki po istorii russkogo vostokovedenija*, 2^e recueil, Moscou, 1956, p. 449 sq., 506-507.

2) P. Ivanov, *Ob odnoj ošibočnoj koncepcii* (Sur une conception erronée), *Pravda*, mardi 25 décembre 1951, n^o 359 (12196), p. 3. On y lit entre autres les passages suivants :

« Dans les travaux de nombreux historiens bien connus, il est prouvé d'une manière convaincante que les hordes sauvages des Khazars ont mené un genre de vie semi-nomade. » Pour l'auteur, les Khazars n'ont joué qu'un rôle sans importance dans l'histoire de l'Europe orientale, et il en arrive finalement à conclure que : « Dans l'idéalisation du Hakanat khazar il faut voir une survivance évidente des points de vue vicieux des historiens bourgeois qui humiliaient le développement original du peuple russe » (*sic !*).

Dans les résolutions prises par l'Académie de l'U. R. S. S. en juin 1952 lors de ses séances consacrées à l'histoire de la Crimée, on retrouvera les mêmes idées que celles qu'avait déjà exprimées Ivanov. Cf. S. Seljuk, *Za glubokoe izučenie istorii Rodiny*, *Pravda*, mercredi 4 juin 1952, n^o 156 (12358), p. 2. Cf. aussi B. D. Grekov, *O nekotorykh voprosakh istorii Kryma*, *Izvestija*, mercredi 4 juin 1952, n^o 131 (10894), p. 3.

tion d'une monographie de D. M. Dunlop¹, consacrée à l'étude de l'ensemble de ce problème. Dès les premières lignes de son ouvrage, Dunlop souligne des aspects, mal connus en Europe, du problème khazar. Le rôle de cet État, dit-il, n'est pas suffisamment apprécié, bien qu'on connaisse l'estime dont jouissaient ses souverains auprès de la Cour byzantine. Ainsi, par exemple, les lettres envoyées de la chancellerie impériale de Constantinople au roi khazar étaient munies d'un sceau d'or qui pesait davantage que ceux apposés sur les lettres adressées aux papes ou aux empereurs d'Occident. Bien plus, malgré la défense expresse, faite par la loi byzantine aux empereurs, d'épouser des princesses barbares, seules les filles des rois khazars² se sont assises à plusieurs reprises sur le trône de Byzance, comme ce fut le cas de la princesse Čičäk qui devint l'impératrice Irène et dont le fils Léon IV prit comme surnom celui de « Le Khazar », rappelant ainsi l'origine de sa mère. Mais il y a un fait plus important encore, et sur lequel Dunlop met un accent particulier, ce sont les rapports entre les Khazars et les Arabes. Et à ce sujet M. Kmosko³ remarque que la poussée impétueuse de ce dernier peuple qui ne put être contenue ni par les montagnes iraniennes, ni par toute la force militaire de la Perse qui se trouvait être la deuxième puissance mondiale à cette époque, s'arrêta devant les portes du Caucase que défendaient les

1) *The History of the Jewish Khazars*, Princeton University Press, 1954. Cf. notre compte rendu dans *RHR*, CLI, p. 249-252. Trois monographies sur l'ensemble des problèmes concernant les Khazars ont paru avant l'étude de Dunlop :

1° P. F. SUHM, *Om Chazarerne*, Copenhague, 1794, ouvrage oublié, mais toujours de valeur ; 2° H. VON KUTSCHERA, *Die Chasaren*, Vienne, 1909 ; 2^e éd., 1910. Cet ouvrage très peu sérieux ne présente aucune valeur scientifique ; et 3° A. N. POLIAK, *Kazariyāh*, Tel Aviv, 1943 ; 2^e éd., 1944 ; 3^e éd., 1951. Cette étude étant rédigée en hébreu est difficilement accessible aux lecteurs occidentaux et reste pratiquement inconnue en Europe. De plus, elle a suscité de nombreuses et sérieuses critiques par suite de la tendance de l'auteur à émettre des hypothèses qu'aucun fait ne vient étayer. Cf. à ce sujet : *JQR*, vol. XLVI, juillet 1955, p. 79, et *J. Soc. Studies*, vol. V, 1943, p. 65-67.

2) La signification de cette exception comme marque de l'importance de l'État khazar fut déjà soulignée par S. M. SEREDONIN, *Istoričeskaja geografija*, Petrograd, 1916, p. 99.

3) *Araber und Chasaren*, *Kőrösi Csoma-Archivum*, vol. I, n° 4, février 1924, p. 280-282.

Khazars. Kmosko ajoute, que si la capitulation de la Khazarie avait eu lieu, elle aurait ouvert aux Arabes les portes de Byzance, et les rapports entre le Christianisme et l'Islam se fussent développés d'une façon tout à fait différente. Bien plus, à cette époque, les Khazars, seuls dans le monde entier, réussirent à pénétrer sur le territoire de l'Empire arabe et à porter leurs étendards jusqu'en Irak¹.

Qui étaient donc ces Khazars qui tinrent ainsi tête aux Arabes ? Les Khazars étaient d'origine turque et leur nom proviendrait probablement d'une racine turque *kaz* — (= errer, rôder) qui aurait donné lieu à la formation du mot *kazar* signifiant *nomade*, puis ce mot *kazar* se serait transformé en celui de *Khazar*².

Quant à l'époque de l'apparition des Khazars en Europe, il est difficile de la déterminer avec précision. Des chroniques géorgiennes parlent de l'invasion de leur pays par un peuple venant du Nord qu'elles appellent les Khazars. Cet événement qui, d'après ces chroniques, serait survenu vers 1500 avant J.-C., apparaît comme se produisant beaucoup trop tôt. En effet, tous les renseignements que nous possédons concordent bien à placer l'apparition des Khazars en Europe à une époque beaucoup plus tardive. Les chroniques géorgiennes font une erreur, et celle-ci provient probablement du fait, qu'à l'époque où elles étaient rédigées, les Khazars habitaient effectivement au nord du Caucase, mais n'y étaient venus que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Aussi les auteurs des chroniques ont-ils été amenés à penser que les envahisseurs dont ils faisaient mention étaient ce peuple khazar³. Au v^e siècle après J.-C., on connaît au nord du

1) DUNLOP, *o. c.*, p. 71.

2) Cette théorie, émise par Z. GOMBOCZ et ensuite par J. NÉMETH, est acceptée également dans les études récentes de L. RÁSONYI (*Dünya Tarihinde Türklük*, Ankara, 1942, p. 105), de A. ZAJĄCZKOWSKI (*Ze studiów nad zagadnieniem chazarским*, Cracovie, 1947, p. 26), et de Z. V. TOGAN (article : Hazarlar, dans *İslâm Ansiklopedisi*, fasc. 43, Istamboul, 1949, p. 398). Cf. objections au sujet de cette étymologie relatées dans l'ouvrage cité de DUNLOP, p. 4.

3) J. KLAPROTH, *Voyage au Mont Caucase et en Géorgie*, vol. II, Paris, 1823 p. 437-438 ; V. V. GRIGOR'EV, *Rossija i Azija*, p. 45-46.

Caucase des Kidarites, considérés comme une tribu hunnique, qui, d'après certains auteurs, pourraient bien être les mêmes que les Khazars¹.

Quelle que soit l'époque de l'apparition des Khazars en Europe, leur rôle politique commence à prendre de l'importance à partir du VI^e siècle et surtout, après le déclin du pouvoir des Turcs occidentaux, vers le milieu du VII^e siècle². Au VII^e et au VIII^e siècle, les Khazars repoussent les attaques arabes. C'est ici que l'on peut faire ressortir un trait caractéristique de la tolérance des Khazars, tolérance sans précédent dans l'histoire, et qui apparaît dans le fait qu'ils ne persécutèrent pas à l'intérieur de leur Empire la religion islamique, qui représentait cependant l'idéologie politique de leur plus grand ennemi, les Arabes ; l'Islam y florissait, bien qu'il ne fût pas imposé par les armes et qu'il ne fût pas la religion de la dynastie régnante ; ses partisans y jouissaient

1) DUNLOP, *o. c.*, p. 19-20.

On peut noter que, dans la légende de l'apôtre André, on raconte que celui-ci fut envoyé en mission chez des barbares habitant sur les bords de la Mer Noire, d'où il serait parti ensuite chez un peuple appelé *Cazareni* ou *Cadareni* (S. KRAUSS, *Zur Geschichte der Chazaren, Keleti Szemle*, vol. I, Budapest, 1900, p. 164-168 ; G. ZOEGA, *Catalogus codicum copticorum*, Rome, 1810, p. 235). LIPSIUS (*Die Apocryphischen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, vol. II, Brunswick, 1887, p. 57 sq., cité par KRAUSS, *o. c.*, p. 165 et 167) prouve que les *Cazareni* ou *Cadareni* n'étaient autres que les Khazars. Cette forme *Cadareni* pour nommer les Khazars, KRAUSS l'explique par le fait que la Bible fait mention d'un peuple *Kedar* et que l'auteur ou le copiste de la légende influencé par cette mention de la Bible a pu facilement transformer le nom de *Cazareni* (Khazars), qui lui semblait étrange, en celui de *Cadareni* qui se rapprochait ainsi de *Kedar* de la Bible. La transformation de la forme *Kidarites* en *Cadarites* et *Cadareni* aurait même été encore plus facile.

Remarquons qu'au Moyen Age certains auteurs employaient le terme de *Pays de Kedar* pour désigner la Petite Tatarie (c'est-à-dire le pays situé au nord de la Crimée), territoire correspondant aux terres qui, à l'époque antérieure aux Tatares, faisaient partie du domaine des Khazars. Cf. A. BENISCH, *Travels of Rabbi Petachia*, Londres, 1856, p. 69-70.

Le fait que dans la légende d'André le nom *regio Cadarenorum* s'applique bien au pays des Khazars peut être confirmé par la tradition conservée dans la chronique de Nestor. D'après cette source l'apôtre André serait venu prêcher en Crimée et ensuite sur les lieux qu'occupe actuellement la ville de Kiev, c'est-à-dire sur des territoires soumis autrefois aux Khazars. Cf. *Povesl' vremennykh let*, sous la rédaction de V. P. ADRIANOVA-PERETC, vol. I, Moscou-Leningrad, 1950, p. 12 et 208 ; A. POGODIN, *Povesl' o khozdenii apostola Andreja v Rusi, Byzantinoslavica*, vol. VII, Prague, 1937-38, p. 128-129 ; V. G. VASIL'EVSKIJ, *Khozdenie Apostola Andreja v strane Mirmidonjan, Trudy*, vol. II, Saint-Pétersbourg, 1909, p. 254, 261-262.

2) DUNLOP, *o. c.*, p. 22.

de la plénitude des droits au même degré que les fidèles de toutes les autres religions¹. Ce fait intriguait depuis des siècles les historiens. On l'expliquait par cette tolérance habituelle des peuples turcs ; certains auteurs y voyaient l'influence de la religion très tolérante que professaient les rois khazars².

Ces rois, qui autrefois, comme tout leur peuple, avaient appartenu au chamanisme, l'abjurèrent par la suite et se convertirent au karaïsme. Cette conversion qui eut lieu à l'époque de l'épanouissement de l'Empire khazar fut non seulement un revirement dans l'histoire intérieure de ce peuple, mais eut également de grandes répercussions à l'extérieur. C'est cette conversion qui retient surtout l'attention des savants occidentaux sur les problèmes khazars, si bien qu'un quart environ de la monographie de Dunlop est consacré à cette question et aux circonstances qui l'accompagnèrent.

Quant à la date exacte de cette conversion elle fait encore l'objet de discussions ; la plupart des auteurs inclinent à la placer au VIII^e siècle et vraisemblablement sous le règne du roi Bulan dont l'origine du nom et sa signification furent longtemps discutées. Le problème fut compliqué par les nombreuses études pseudo-scientifiques de J. Brutzkus, qui est également responsable de la confusion introduite dans

1) DUNLOP, *o. c.*, p. 47. Dans son étude (*Ibn Faḍlān's Reisebericht*, Leipzig, 1939, p. 108-109), Z. V. TOGAN insiste sur le fait que les Khazars musulmans ont joué souvent un rôle important dans les Cours des Califes (par exemple Takīn al-Ḥazarī, gouverneur de l'Égypte ; Muḥammad ibn Ishāq b. Kundāḡiq al-Ḥazarī, gouverneur de Bassora) et constituaient même des régiments dans leur armée.

2) J. V. ГОР'Е, Khazarskaja kul'tura, *Novyj Vostok*, n^{os} 8-9, Moscou, 1925, p. 290.

Les témoignages de certains auteurs arabes font état de l'appartenance, pendant un certain temps, des rois khazars à l'Islam (DUNLOP, *o. c.*, p. 84). Ces témoignages sont assez vagues. Ne s'agirait-il pas plutôt du fait de la conversion accidentelle à l'Islam de certains membres ou d'une branche de la famille régnante ? Ainsi, par exemple, IBN ḤAWQAL relate avoir vu à Itil, capitale khazare, quelqu'un de la dynastie khazare qui était musulman, alors que le roi appartenait au mosaïsme (cité par TOGAN, *Ibn Faḍlān*, p. 279-280 ; DUNLOP, *o. c.*, p. 98, et GRIGOR'EV, *o. c.*, p. 71). Comme on le sait, chez les peuples turcs la succession au trône n'est pas dévolue automatiquement du père au fils aîné, mais c'est au souverain qui règne de désigner lui-même son successeur pris parmi les membres de la dynastie, ce qui fait que si une branche de la dynastie khazare régnant à un moment donné est de religion mosaïque, il peut arriver que la personne qui accède par la suite au trône appartienne à une branche de religion musulmane et vice versa.

plusieurs autres questions se rapportant à la khazarologie¹. Dunlop lui-même considère ce nom comme étant évidemment d'origine turque, mais ne se prononce pas au sujet de sa signification. Or, dans le vocabulaire de plusieurs langues turques, le mot *bulan* apparaît avec le sens d'*élan* ou de *cerf*. L'objection linguistique étant écartée, l'ensemble des autres arguments confirmerait l'historicité du personnage de Bulan, le premier roi khazar ayant abandonné le paganisme².

Les circonstances de cette conversion sont rapportées dans plusieurs documents et comportent parfois des controverses, mais permettent toutefois d'en faire une reconstitution assez vraisemblable. D'après le *Livre Kuzari* de J. Halevi, la conversion fut précédée d'une discussion entre les représentants des différentes religions, en présence du roi, pour lui permettre de choisir celle qui lui conviendrait le mieux. Un document provenant de la Geniza du Caire et appelé l'*Anonyme de Cambridge*, faisant le récit des circonstances de la conversion, relate que, pour convaincre le roi, on apporta les livres sacrés

1) On ne mettra jamais assez en garde contre l'activité débordante de BRUTZKUS qui par ses malheureuses interventions a introduit le chaos dans les problèmes khazars, qui sont déjà par eux-mêmes obscurs. A. ZAJĄCZKOWSKI (*Ze studiów nad zagadnieniem chazarskim*) estime à sa juste valeur cette activité de BRUTZKUS, malheureusement, le livre de ZAJĄCZKOWSKI étant publié en polonais (avec un très court résumé en français) reste presque complètement inconnu des Occidentaux. Il nous semble utile d'en citer quelques passages (p. 18-19) :

« Il faut surtout attirer l'attention sur un auteur. Il s'agit du Dr JULIUS BRUTZKUS, considéré par les historiens comme hébraïsant turcologue. Dans ses nombreuses élucubrations au sujet des rapports entre la Russie et les Khazars, le Dr BRUTZKUS a multiplié des rapprochements étymologiques apparemment frappants et cherché partout des influences khazares. Ainsi le nom de la ville de Rostov serait en Khazar *Ros Tav* (= la Montagne Russe), Kiev serait *Küi Ev* (= la Maison Riveraine), Kotorosl' serait *Kala Rosly* (= la Bourgade Russe), le mot Varègue serait le participe *varan* (= nomadisant, nomade), etc. Les mots turcs généralement connus sous leur forme osmane (c'est-à-dire historiquement la plus récente), comme par exemple *ev*, *varan*, l'auteur les considère comme khazars, ne se souciant pas de la structure de la langue turque (en turc, par exemple, ce devrait être *rosly kala* !).

« Je ne m'occuperais pas ici de ces considérations linguistiques, dont la critique présente une tâche trop facile, si le Dr BRUTZKUS ne publiait pas ses articles, munis de tout l'apparat scientifique, dans des revues sérieuses (par exemple *Seminarium Kondakovianum*) où puisent leurs renseignements les historiens qui ne sont pas orientalistes. » ZAJĄCZKOWSKI ajoute : « C'est une preuve de plus qu'on peut errer impunément dans la forêt du problème khazar. »

2) Cf. notre article : Le roi Bulan et le problème de la conversion des Khazars, *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, t. XXXIII, fasc. 1, 1957, p. 68-76.

qui étaient conservés dans une caverne, située dans la vallée de Tizul¹. L'initiation même aurait eu lieu dans les montagnes de Warṣān, au bord de la mer, dans une caverne utilisée pour les réunions religieuses². Cette caverne, dit Halevi, n'est pas située en terre khazare.

On a tenté de déterminer où se trouvaient situées et la vallée de Tizul, et les montagnes de Warṣān. Dunlop incline pour sa part à identifier la vallée de Tizul avec celle appelée *Tzur* par les Grecs et *Ṣūl* par les Arabes, noms donnés au passage de Derbend avec lequel finalement elle se confondrait ; quant aux montagnes de Warṣān, elles s'identifieraient avec celles de *Warathān* qui sont situées dans la partie Est du Caucase³.

Si l'on examine attentivement la description de ces endroits, il faut prendre en considération le fait que, d'après Halevi, la discussion a eu lieu à la résidence du roi, mais la conversion même qui la suivit se serait produite en dehors de son royaume, dans une caverne qui servait à des besoins religieux et qui ne devait pas être très éloignée de la frontière, le roi s'y étant rendu accompagné d'un seul officier. Ainsi, l'opinion de Dunlop selon laquelle il s'agirait du passage de Derbend, ne saurait être retenue, car ce passage se trouvait dans une région puissamment fortifiée⁴, séparant la Khazarie des peuples ennemis, d'abord Persans, ensuite Arabes. A l'époque supposée de la conversion (viii^e siècle), ce sont les Arabes, ennemis puissants et acharnés des Khazars, qui étaient leurs voisins dans le Caucase. Il est donc difficile, dans de telles conditions, d'imaginer que le roi khazar eût commis une véritable imprudence en se rendant sur un territoire qui était contrôlé par ses ennemis, et ce dans le seul but d'y être initié à une religion à peine tolérée dans l'État arabe, et surtout aussitôt après la discussion religieuse qui

1) КОКОВЦОВ, *o. c.*, p. 34 et 115.

2) КОКОВЦОВ, *o. c.*, p. 133.

3) DUNLOP, *o. c.*, p. 119 et 165.

4) Plus de détails à ce sujet sont donnés plus loin, dans le passage consacré à ELDAD HA-DANI.

s'était terminée d'une manière défavorable aux Arabes, et qui vraisemblablement fut assez violente, car les musulmans expliquèrent ensuite l'échec de leurs efforts par le prétendu assassinat de leurs envoyés. Ainsi donc, ni les montagnes de Warṣān, ni la vallée de Tizul ne peuvent être situées dans le Caucase. Quelle pouvait bien être alors cette région frontière montagneuse de l'Empire khazar qui se trouvait sur les bords de la mer ? Aussitôt la Crimée vient à l'esprit, et de préférence sa partie sud-ouest, avec plusieurs cités mi-indépendantes, mi-vassales de Byzance à cette époque. Ces cités étaient trop faibles pour présenter un danger ou pour interdire l'accès de leur territoire au roi khazar à qui la presque totalité de la Crimée était alors soumise. C'est dans cette péninsule qu'auraient eu lieu les discussions et la conversion. Cette hypothèse est parfaitement soutenable si l'on veut bien tenir compte des constatations suivantes : les montagnes de cette partie de la Crimée ont de nombreuses cavernes naturelles ou artificielles qui, depuis les temps les plus reculés, ont été utilisées comme temples par les différentes religions. Certaines de ces cavernes abritent encore de nos jours des églises ou des couvents orthodoxes. Les restes de plusieurs « villes-cryptes » existent encore¹ ; et l'on peut dire qu'elles sont situées « au bord de la mer », qui est parfaitement visible de celles-ci².

C'est ainsi qu'on est en droit de supposer que « les livres de la Loi de Moïse », dont l'*Anonyme de Cambridge* nous a

1) F. DUBOIS DE MONTPÉREUX, *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée*, t. VI, Paris, 1843, cf : table analytique des matières, p. 405, s. v. *cryptes* ; J. KULAKOVSKIĬ, *Prošloe Tavridy*, Kiev, 1906, p. 72 ; V. J. RAVDONIKAS, *Peščernye goroda Kryma i gotskaja problema w svjazi so stadial'nym razvitiem Severnogo Pričernomor'ja. Izvestija Gosudarstvennoj akademii istorii material'noj kul'tury*, t. XII, fasc. 1-8, *Gotiskij sbornik*, Leningrad, 1932, p. 5-106 ; M. A. TIKHANOVA, *Doros-Feodoro w istorii srednevekovogo Kryma, Materialy po arkheologii Jugo-Zapadnogo Kryma (Materialy i issledovanija po arkheologii SSSR n° 34)*, Moscou-Leningrad, 1953, p. 320 sq. ; P. KEPPEN, *Krymskij sbornik. O drevnostjakh južnogo berega Kryma i gor Tavričeskikh*, Saint-Pétersbourg, 1837 ; V. V. LATYŠEV, *Žitija Sv. Episkopov Khersonskikh, Zapiski Imperatorskoj akademii nauk*, VIII^e série, Classe Historico-philologique, vol. VIII, n° 3, p. 50.

2) DUBOIS DE MONTPÉREUX, *o. c.*, p. 276.

gardé le témoignage, étaient déposés dans une de ces cavernes. Ce n'était pas une cachette qui aurait été « découverte miraculeusement » à l'occasion de la conversion du roi khazar, comme le prétend le P^r H. Grégoire¹. Le texte ne laisse aucun doute à ce sujet : c'était un endroit où l'on gardait des livres saints et d'où on les retirait en cas de besoin. Ceci s'accorde entièrement avec le récit de J. Halevi, au sujet de la conversion. Finalement, où doivent donc se situer ces montagnes de Waršān et cette vallée de Tizul ? Pour Waršān on pourrait penser à Fasa², une des pentes de la montagne Castel, près d'Alouchta. Le nom de la vallée de Tizul pourrait se rapporter à l'une des quatre localités suivantes situées en Crimée : 1) La ville fameuse de Fulla, au sujet de laquelle on a tant discuté, sans pouvoir trouver une solution définitive³ ; 2) La ville de Sol-Khat⁴ ; 3) Le village de Šulju⁵ (ou Šjurju), près de Mangup (dans la région de Bakhtchéséraï) ; ou bien, 4) La ville de Sudak⁶ actuelle, dont le nom au Moyen Age revêtait des formes différentes ; Sugdaïa, Saltadia, Soltak, Suldak, Surak, Surdak, Surož, etc. ; la phonétique de ces noms permettrait de les rapprocher de celui de Tizul.

1) Les Gens de la Caverne, les Qaraïtes et les Khazares, *Le Flambeau*, Bruxelles, 1952, fasc. 5, p. 482.

2) KEPPEM, *o. c.*, p. 159.

3) A. L. BERT'É-DELAGARD, Issledovanie nekotorykh nedoumennykh voprosov Srednevekov'ja v Tavride, *Izvestija Tavričeskoj učenoj arkhivnoj komissii*, vol. 57, Simferopol, 1920.

4) Sol-Khat, à l'époque des Khazars et pendant plusieurs siècles après eux, était une ville florissante de la Crimée, située près de la ville actuelle de Théodosia. À l'époque tatare, elle a pris le nom de Eski-Krym, actuellement Staryj Krym. Son nom arménien conservé jusqu'aux temps modernes est Kazarat. Cf : Stanislaw SIESTRZENCEWICZ DE BOHUSZ, *Histoire du royaume de la Chersonese Taurique*, Saint-Petersbourg, 1824, p. 320 ; KEPPEM, *o. c.*, p. 345.

5) Les montagnes environnant la vallée où est situé ce village contiennent une grande quantité de cavernes naturelles ou artificielles. Cf. E. D. CLARKE, *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, vol. II, Paris, 1812, p. 199-200 ; KEPPEM, *o. c.*, p. 75, 247 et 274 ; P. S. PALLAS, *Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Stalhaltherschaften des Russischen Reichs*, vol. II, Leipzig, 1801, p. 82.

6) KEPPEM, *o. c.*, p. 118 ; PH. BRUUN, Notices historiques et topographiques concernant les colonies italiennes en Gazarie, *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg*, VII^e série, t. X, n^o 9, 1866, p. 8, 13 et 53-54 ; V. G. VASIL'EVSKIJ, Vvedenie v žitie sv. Stefana Surožskogo, *Trudy*, vol. III, Saint-Petersbourg, 1915, p. CLVI ; A. N. VESELOVSKIJ, Južno-Russkie byliny, *Sbornik oldelenija russkogo jazyka i slovesnosti Imperatorskoj akademii nauk*, vol. 36, n^o 3, Saint-Petersbourg, 1884, p. 69-70.

Il serait aussi possible que l'origine du nom de Tizul fût la même que celle du nom du prince Georgius Tzul, considéré comme le dernier souverain de la Khazarie, et qui, d'après G. Cedrenus¹, fut vaincu en 1016 par la flotte byzantine et l'armée russe. Pour Dunlop², il est possible que ce nom de Tzul ait quelque relation avec celui de Tzur ou Şül, comme on appelle parfois le passage de Derbend, ainsi que nous l'avons déjà dit ci-dessus. D'après R. Grousset³, Georgius fut khan de Taman, or cette région est plus près de la Crimée que de Derbend. Selon W. Tomaschek⁴ le siège de ce prince se trouvait en Crimée même, dans la ville de Sol-Khat.

A la même époque (XI^e siècle), on connaissait encore en Crimée plusieurs personnes qui portaient ce nom Tzul, ce qui fut encore le cas au début du XVI^e siècle⁵. Le fait que ce nom n'est connu nulle part ailleurs en dehors de la Crimée prouverait son origine locale, qui serait peut-être la même que celle du nom de la vallée de Tizul. C'est en Crimée également que les traditions relatives à la domination khazare se sont conservées le plus longtemps. C'est ainsi, par exemple, que cette péninsule a gardé jusqu'à la fin du Moyen Age, le nom de Khazarie⁶. On doit prendre, en outre, en considération l'importance de la Crimée dans la vie culturelle et religieuse, non seulement de la Khazarie, mais également des pays voisins, dont il sera parlé plus loin ; cela favoriserait la thèse que la conversion de Bulan a bien eu lieu dans cette partie de l'État khazar.

Quant aux renseignements relatifs à la conversion du roi khazar et aux discussions qui la précédèrent, ils semblent bien être l'écho d'un fait historique. Quoiqu'ils proviennent de sources indépendantes les unes des autres et présentant entre elles certaines variantes, ils permettent cependant de

1) Éd. de Bonn, vol. II, 1839, p. 464 ; GRIGOR'EV, *o. c.*, p. 63.

2) *O. c.*, p. 252.

3) *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 237.

4) *Die Goten in Taurien*, Vienne, 1881, p. 39.

5) Plus de détails à ce sujet seront donnés dans un autre article de nos études.

6) Cf. par exemple l'*Office de la Khazarie* à Gênes.

reconstituer cet événement. Ces renseignements se sont du reste également conservés dans la tradition ecclésiastique orthodoxe qui a gardé la mémoire de Sangari, auquel est attribuée la conversion du roi khazar. Ce fait semble n'avoir pas attiré suffisamment l'attention des savants occidentaux. Les *Prologues*, qui sont un abrégé de la vie des apôtres slaves saints Cyrille et Méthode¹, attribuent à ces derniers les discussions religieuses qui eurent lieu entre eux et un certain Zambrij (ou Zamvrij) au ix^e siècle. Ces discussions gardent les traces d'autres controverses qui se placent au viii^e siècle. Les *Prologues* appellent Zambrij « hérétique » ou encore « Khazar d'origine et hérétique de religion ». A. Harkavy² considère comme vraisemblable que la base de tous ces récits ne serait autre que la discussion soutenue devant le roi khazar. D'après Harkavy, le nom de Sangari aurait pu se transformer chez les Slaves en celui de Zambrij, cela était d'autant plus facile que l'on trouve dans la traduction slave de la Bible ce nom de Zambrij qui est la transformation de celui de Zimri qui existe dans le texte original hébraïque³.

Pour bien comprendre les circonstances qui amenèrent cette conversion du roi khazar au karaïsme, il faut tenir compte de certains événements politiques ou faits sociaux qui pourraient avoir eu quelque influence sur celle-ci. A ce sujet, S. P. Tolstov⁴ commence tout d'abord par attirer l'attention sur le fait que l'*Anonyme de Cambridge*, parlant de l'aide que reçurent ses coreligionnaires, ne fait mention de Byzance qu'en dernier lieu, après Bagdad et Khorezm,

1) Publiés par M. POGODIN comme supplément à la traduction russe de l'étude de J. DOBROWSKY, *Kirill i Mefodij, slovenskie pervoučiteli*, Moscou, 1825, p. 103-106.

2) *Zamelka o Sangari*, supplément à la monographie de V. A. BIL'BASOV, *Kirill i Mefodij po zapadnym legendam*, Saint-Pétersbourg, 1871, p. 376-383.

HARKAVY (p. 381) attire l'attention sur la possibilité d'un écho de cette conversion dans la légende de Saint SYLVESTRE, évêque de Rome, où l'on parle de la discussion avec un certain Ζαμβρά (ou Ζαμβρής).

3) Cf. *Nombres*, XXV, 14 et I. Reg., XVI, 9.

4) Novogodnij prazdnik « Kalandas » u khorezmijskikh khristian načala XI veka, *Sovetskaja Etnografija*, Moscou-Leningrad, 1946, p. 94-104.

ce qui paraît surprenant, si cette conversion a été l'œuvre soit de Byzantins, soit de personnes appartenant à des cités situées sur les bords de la Mer Noire et qui étaient en étroite liaison avec Byzance. Cela signifierait d'après Tolstov que la Khazarie aurait été en liaison plus étroite avec le Khorezm et Bagdad qu'avec Byzance. Or la route de Babylone et du Khorasan vers la Khazarie traverse le Khorezm. Tolstov fait encore ressortir que déjà au ve^e siècle avant J.-C. le mosaïsme avait fait des adeptes parmi les Khorezmiens. Au ve^e siècle après J.-C., la religion mosaïque était bien implantée dans le Khorezm, où elle jouissait d'une grande influence. En 712, Kuteiba ibn-Muslim conquiert ce dernier pays et il en persécute avec acharnement les savants. Ceux-ci portent le titre de *khabr* par lequel on les désigne dans le mosaïsme, ce qui prouverait ainsi leurs rapports avec cette religion. Kuteiba nomme gouverneur (vali) du Khorezm son frère Abdarrakhman, mari de la sœur de Khorezmšah Askadžamuk II, avec lequel il partage le pouvoir. Les khabrs auraient alors émigré vers la Khazarie voisine du Khorezm. Parmi les émigrés se trouverait un « roi Khamdžerd », qui combattait contre les Arabes. Les monnaies de ce roi, trouvées par Tolstov¹ sur le territoire du Khorezm, portent des inscriptions qui seraient faites avec des caractères carrés très proches ainsi de ceux employés dans l'alphabet hébraïque, ce qui autorise Tolstov à proposer des conclusions pertinentes sur les croyances religieuses de Khamdžerd. Or, d'après Tolstov, ce nom ne serait qu'une déformation arabe du nom de Khangiri, qui devrait être identique à celui de Sangari. Ainsi, les émigrés auraient introduit leur religion chez les Khazars et leur auraient imposé un roi d'origine khorezmienne, ce qui, d'après Tolstov, serait en accord avec l'*Anonyme*.

Une des conséquences de cette conversion serait, selon

1) Les reproductions de ces monnaies ont été publiées par Tolstov dans son étude : *Monety šakhov drevnego Khorezma i drevne-khorezmijskij alfavit*, *Vestnik drevnej istorii*, 1938, fasc. 4, p. 120 ; leur légende est reproduite dans *Sovetskaja Etnografija* (o. c., p. 97) et ensuite dans la monographie du même auteur, *Drevnij Khorezm*, Moscou, 1948, p. 191.

Tolstov, que, précisément à cette époque, la capitale khazare aurait été transférée du Caucase sur la Volga. Cet événement n'aurait pas été provoqué par la pression arabe sur le Caucase, car, bien au contraire, à cette même époque, on observe une grande activité khazare, et les Arabes sont sur la défensive. Le transfert aurait été motivé, toujours d'après Tolstov, par le désir des nouveaux dirigeants de la Khazarie de ne pas perdre des positions-clés sur les voies de communication de l'Europe orientale et du Moyen-Orient. Ainsi, en s'appuyant sur les Khazars, les exilés khorezmiens auraient créé sur la Volga une ville du nom d'Itil, destinée à supplanter Balanžar, capitale de la Khazarie, et à jouer le même rôle que Khorezm, leur propre capitale. Le milieu du VIII^e siècle serait une époque critique pour la puissance arabe, car une guerre intestine accompagne l'installation de la dynastie abbasside. Profitant de cette occasion, le roi Šaušafar aurait rompu les liens de vassalité du Khorezm avec les Arabes et aurait formé, vers 750, une union politique avec la Khazarie. Les monnaies du roi Šaušafar portant l'inscription « seigneur, roi béni khazarien » (ou « khazaranien ») en seraient la preuve¹. Un peu plus tard, l'affermissement du pouvoir des Abbassides aurait amené l'islamisation du Khorezm et la rupture de son union avec la Khazarie. Cet événement aurait affaibli en Khazarie la position des émigrés khorezmiens, qui finalement auraient été forcés d'en partir. Ce serait l'émigration des Kabars en Pannonie, selon le témoignage de Constantin Porphyrogénète. D'après Tolstov, le nom de *Kabar* fut utilisé par les émigrés eux-mêmes, tandis que leurs voisins les appelaient *Khaliziens*² (< Khwarezmiens).

Cette théorie assez complexe de Tolstov exige encore des preuves pour qu'on puisse l'accepter intégralement, et ce d'autant plus que la thèse de l'union politique entre le Kho-

1) *Kalandas*, p. 103 ; *Drevnij Khorezm*, tabl. 84.

2) Comme l'atteste CINNAMUS, historien byzantin du XII^e siècle (*Historiarum libri sex*, Paris, 1670, p. 61 et 143), les Kabars-Khalisiens confessaient une religion que l'abbé GRÉGOIRE, et récemment RÁSONYI, identifient avec le karaïsme. Des précisions plus détaillées à ce sujet sont données dans notre article *Le roi Bulan*.

rezm et la Khazarie ne s'appuie que sur la seule inscription d'une unique monnaie, dont l'interprétation au surplus est difficile. Serait-il possible que Kuteiba, après avoir expulsé ou massacré les prêtres et détruit tous leurs livres sacrés, afin d'effacer toutes les traces des anciennes croyances, ait intronisé Askadžamuk II, en lui permettant de suivre la religion persécutée ? Comment les réfugiés khorezmiens, qui ont échappé au massacre de Kuteiba, auraient-ils eu suffisamment de force pour imposer leur domination aux Khazars ? Si, d'autre part, ces derniers étaient si faibles à cette époque, pourquoi le vainqueur Kuteiba n'aurait-il pas continué sa marche, en poursuivant les réfugiés, et conquis la Khazarie ? Ensuite, le roi Khamdžerd (= Khangiri ?), qui serait le même personnage que Sangari¹, aurait, d'après Tolstov lui-même, été tué en 712 par Kuteiba, lors de la conquête de Khorezm². Tolstov d'autre part affirme que c'est par l'influence des réfugiés khorezmiens que la capitale khazare aurait été transférée à Itil sur la Volga. Cependant on sait que ce transfert a eu lieu au VII^e siècle³, tandis que la conquête du Khorezm par les Arabes et l'émigration des *khabrs* se seraient produites au VIII^e siècle seulement. Il nous semble que cette longue et fragile chaîne de suppositions ne peut pas justifier dans son ensemble les hypothèses envisagées par Tolstov⁴. Toutefois certaines idées émises par lui méritent l'attention des histo-

1) *Kalandas*, p. 100-101.

2) *Drevnij Khorezm*, p. 191.

3) DUNLOP, *o. c.*, p. 50, note.

4) Récemment, certains points de vue de Tolstov ont été critiqués par F. ALTHEIM et R. STIEHL, *Untersuchungen zur ältesten Geschichte von Buchārā und Chwārezm, Analecta de historia antiqua y medieval*, Buenos Aires, 1955, p. 56 sq. Ils indiquent que le « roi Khamdžerd » (ou Khamdžird) identifié par Tolstov avec Sangari est en réalité « roi de Khamdžird », ce dernier mot étant un nom typique khorezmien de lieu (*o. c.*, p. 59). Ensuite, d'après ces mêmes auteurs, le titre de *khabr* n'est pas spécifiquement mosaïque ; on connaît des cas où l'on désignait également ainsi des prêtres chrétiens ; les *khabrs* persécutés par Kuteiba ne seraient autres que des prêtres zoroastriens. D'autres précisions au sujet des *khabrs* sont données dans l'ouvrage des mêmes auteurs, *Finanzgeschichte der Spälantike*, Francfort-sur-le-Main, 1957, p. 266-267. Cf. également les preuves données par K. A. INOSTRANCEV que les *khabrs* khorezmiens ne pouvaient être autres que les savants de la religion mosaïque (Note sur un point de l'histoire ancienne du Khârezm, *Journal asiatique*, 1910, I, p. 144).

riens, c'est ainsi par exemple que la possibilité d'une propagande religieuse ayant pour but la conversion au mosaïsme et prenant son point de départ au Khorezm, serait dans la ligne des choses historiquement soutenables ; il en serait de même de la possibilité de la pénétration de cette propagande, provenant toujours de l'Iran, à travers le Caucase. Mais le fait décisif, c'est-à-dire la conversion du roi lui-même, est mieux prouvé par la théorie classique. Selon celle-ci, les missionnaires seraient arrivés de Byzance et leur activité se serait surtout manifestée dans le bassin de la mer Noire, en Crimée ou dans le Caucase.

C'est également vers cette dernière théorie que penche Dunlop¹, qui de plus considère Sangari comme étant originaire de l'Asie Mineure et plus précisément des environs de la ville de Sangarus ou Sangara², située autrefois sur la Mer de Marmara.

Comme on le sait, le tombeau de Sangari fut découvert en 1839 par A. Firkowicz, dans le cimetière karaïte de Kalé, en Crimée. On a mis en doute l'authenticité de cette découverte³, on a même été jusqu'à prétendre que c'était Firkowicz lui-même qui l'avait fabriquée de toutes pièces. Et à ce sujet on a invoqué comme argument le fait que Sangari s'étant distingué par la conversion du roi khazar, son tombeau n'aurait pas dû se trouver près de la frontière de la Khazarie, mais bien plutôt à proximité de la capitale de ce royaume. Peut-on dire que ce soit là un argument, alors que, par ailleurs, il apparaît maintenant évident qu'à la fin du I^{er} millénaire, la Crimée était le centre de la vie culturelle et religieuse non seulement de la Khazarie, mais également d'autres pays, comme par exemple du Khorezm⁴ ?

1) *O. c.*, p. 125.

2) Selon le Pr T. KOWALSKI, cette région traversée par la rivière Sangarios (aujourd'hui Sakarya) possédait autrefois une nombreuse population karaïte. Cf. son article : *Turecka monografja o Karaimach krymskich*, *Myśl Karaimska*, vol. II, fasc. 2, Vilno, 1929, p. 3.

3) H. L. STRACK, *A. Firkowitsch und seine Entdeckungen*, Leipzig, 1876, p. 9 sq.

4) TOLSTOV, *Kalandas*, p. 94 sq. Cf. également notre article *Le roi Bulan*.

On a encore objecté que l'inscription du tombeau de Sangari, qui sans doute était un homme instruit, ne porte aucun titre scientifique ou religieux. Si Firkowicz en avait vraiment fabriqué l'inscription, il ne lui aurait pas été difficile d'ajouter encore quelques signes abrégatifs pour doter Sangari de titres honorifiques et écarter ainsi tout soupçon de fraude. Pourquoi alors, si Firkowicz était vraiment un faussaire, a-t-il dès le début donné de quoi faire planer le doute sur sa découverte ? Les auteurs qui ont montré trop d'ardeur à dénigrer Firkowicz et à enlever à ses découvertes toute importance, n'ont pas aperçu, dans la violence de leurs attaques, que précisément cette circonstance témoigne en faveur de l'authenticité de ce tombeau et des inscriptions qu'il comporte. Il ne faut pas oublier, et c'est une chose connue aujourd'hui, que l'usage des titres, même scientifiques, n'apparaît chez les karaïtes qu'assez tard, après le XII^e siècle¹, alors que Sangari était mort au VIII^e. Auparavant, les karaïtes évitaient de donner tant aux morts qu'aux vivants des titres distinctifs. Souvent ils allaient même jusqu'à ne faire figurer aucun nom sur les monuments funéraires². Ceci s'explique par leur ascétisme rigoureux et leurs principes d'égalité sociale et religieuse, si caractéristiques de la période ancienne du karaïsme³.

Toutefois, aucun argument ne pouvait apaiser les adversaires de Firkowicz. Leur campagne de haine et de mensonge, qui continue même de nos jours, a réussi à défigurer la réalité et à déprécier la valeur de ses découvertes. Or elles ont également une importance considérable pour la khazarologie. Il serait peut-être utile d'aborder ici ce problème.

Comme on le sait, Firkowicz a sauvé de la destruction une énorme quantité de manuscrits et d'inscriptions gravées

1) J. M. JOST, *Geschichte des Judenthums und seiner Sekten*, V^e Partie, Leipzig, 1858, p. 381.

2) Cf. notre article : Communauté karaïte d'Istamboul, *Vetus Testamentum*, vol. VI, fasc. 3, 1956, p. 310.

3) Raphael MAHLER, *Karaïtes* (en yidisch), New York, 1947, p. 373-374. Cf. également observation de Z. V. TOGAN (*Ibn Fadlân's Reisebericht*, Leipzig, 1939, p. 279-280), sur l'ascétisme des Khazars : Ibn Ḥawqal a vu à Itil le prince héritier qui travaillait dans la ville pour gagner son pain.

sur pierre, concernant les problèmes bibliques, l'histoire de l'Europe orientale, du Proche-Orient et des Khazars en particulier. A. Harkavy, guidé par des raisons n'ayant rien à voir avec la science, a déclenché, en collaboration avec E. Deinard, qui fut le domestique, et comme le secrétaire de Firkowicz, une campagne contre l'authenticité de ces documents. Les attaques n'ont vraiment commencé qu'après la mort de Firkowicz, alors qu'auparavant c'est ce même Harkavy qui s'enthousiasmait à propos de ces documents, et soulignant leur haute valeur, insistait auprès du gouvernement russe en faveur de leur acquisition¹.

Quelque temps après le dépôt des collections de Firkowicz à la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg (actuellement Bibliothèque Saltykov-Ščedrin à Leningrad), Harkavy, qui y était conservateur en chef du Département des Manuscrits orientaux, commença contre Firkowicz, alors décédé, une campagne dénigrant sa personne et l'accusant d'avoir falsifié ou même fabriqué toutes ses immenses collections. Harkavy, qui, de par ses fonctions, était le maître absolu et incontrôlé des manuscrits, put donc mener sa campagne contre Firkowicz avec toute facilité, puisqu'il pouvait altérer les documents des collections de Firkowicz comme il lui plaisait et ne se gêna pas pour le faire, il fut même pris par le P^r D. Chwolson en flagrant délit de grattage de ces manuscrits².

Les efforts de Harkavy et de ses successeurs n'auraient pas eu de succès, si ceux-ci n'avaient trouvé un secours tout à fait inattendu en la personne du P^r Henri Grégoire³. Ce dernier s'est en effet occupé de l'affaire Firkowicz, cependant il ne semble pas avoir étudié le dossier en entier d'après les sources originales⁴, mais s'être seulement contenté de la lecture de l'étude (d'ailleurs excellente et objective, mais

1) A. J. HARKAVY et H. M. STRACK, *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěšćenija*, vol. CLXXVIII, Saint-Petersbourg, mars 1875, p. 5-49.

2) D. CHWOLSON, *Corpus inscriptionum*, Saint-Petersbourg, 1882, col. 521-522.

3) Le « Glozel » khazare, *Byzantion*, vol. XII, Bruxelles, 1937, p. 225-266.

4) *O. c.*, p. 226.

très abrégée) du P^r Kokovcov¹. Le P^r Grégoire, après avoir reproché à cet auteur d'être « un peu trop crédule », a appliqué un double critérium pour juger de la valeur de la documentation et des témoignages contenus dans la partie de son ouvrage concernant l'affaire Firkowicz. Il accepte, en bloc, toutes les accusations de Harkavy, « à la fois (dit-il) le dénonciateur et la dupe de l'illustre faussaire », en regrettant seulement qu'il ne soit pas allé encore plus loin dans ses attaques. Quant au P^r D. Chwolson, qui osa autrefois s'opposer à Harkavy, il est également pris à partie par le P^r Grégoire qui à son sujet écrit textuellement ceci : « Rien n'est plus comique ou plus affligeant que de voir Chwolson, pour établir l'authenticité de l'épigraphie de la " première collection ", alléguer la rédaction longue de la lettre du roi Joseph, dans la seconde collection Firkoviè »².

Tout d'abord, dans le passage en question, il n'était pas dans les intentions du P^r Chwolson d'établir l'authenticité des documents, mais simplement d'apporter la preuve que Harkavy a falsifié la lettre du roi Joseph. On peut ensuite se demander si le P^r Chwolson est vraiment « comique » et si le reproche qu'on lui fait, sur un ton où perce la haine, est bien justifié. Pourquoi d'ailleurs le témoignage et les opinions d'un homme de la valeur morale de Chwolson³ ne vaudraient-ils pas au moins autant que ceux de Harkavy, dont le dossier est assez chargé (plagiat d'une thèse, utilisation sans en avoir le droit du titre de « Professeur d'histoire ancienne », grattage de manuscrits anciens confiés à ses soins à la Bibliothèque, etc.)⁴. Le P^r Grégoire n'a jamais révélé les raisons de sa préférence.

Ainsi, pour le P^r Grégoire, la totalité des documents formant l'ensemble de ce que l'on appelle la *Correspondance*

1) *Evrejsko-khazaraskaja perepiska v X veke*, Leningrad, 1932.

2) *Glozel*, p. 240.

3) S. WININGER, *Grosse Jüdische National-Biographie*, vol. I Cernăuti (1925), p. 556 ; *Evrejskaja Enciklopedija*, vol. XV, Saint-Petersbourg, s. d., col. 584-587.

4) D. CHWOLSON, *Corpus inscriptionum*, Saint-Petersbourg, 1882, col. ix et 521-522.

khazare, ne comprend que des faux, et il incrimine tous les karaïtes de l'avoir fabriquée et déposée furtivement dans les grandes bibliothèques. La série des « forgeries » commencerait, également d'après le P^r Grégoire, dès le xvi^e siècle, et Aqriš ne serait pas selon lui l'auteur de la première édition de la *Correspondance khazare*, qui n'aurait même pas été imprimée en 1577, comme on l'admettait jusqu'ici¹.

Le P^r Grégoire poursuit ses accusations :

« Au xix^e siècle, la recrudescence du mouvement karaïte² a suscité toute une série de faux : les manuscrits de Firkovič ont livré, notamment, une recension longue de la lettre du roi Joseph.

« L'*Anonyme de Cambridge* est le plus audacieux et le plus habile de ces faux ; pour l'authentifier et garantir du même coup les diverses recensions de la *Correspondance*, on a forgé le faux Barzillai ; ces deux derniers documents peuvent avoir le même auteur ; s'il est vivant, on peut attendre ses aveux. »

Toutes ces accusations ont pour but de démasquer les « faussaires » ; cependant quelques circonstances d'apparence insignifiante ont toutefois échappé à l'attention du P^r Grégoire. Dans un article, qui est resté presque inconnu en Occident, Harkavy³ lui-même (Firkowicz étant déjà mort), se prononçait ainsi sur la recension « longue » de la lettre du roi Joseph : « Étant donné l'incertitude des différents autres documents qu'on fait passer pour khazars, j'estime nécessaire de faire remarquer que le manuscrit en question, aussi bien du point de vue de son apparence extérieure que de celui de son contenu, porte en lui tous les signes d'une très grande ancienneté et ne donne pas le moindre prétexte au doute et aux soupçons. »

1) *Glozel*, p. 234 et 258.

2) *O. c.*, p. 258. « La recrudescence du mouvement karaïte au xix^e siècle » ? Alors que c'est l'époque où s'accroît le plus fortement sa décadence !

3) HARKAVY et STRACK, *o. c.*, p. 39. Cf. également l'opinion enthousiaste de HARKAVY au sujet de ce même manuscrit dans sa communication : Nekotorye dannye p^o istoričeskoj geografii i etnografii Rossii iz rukopisej nedavno priobretennykh Imperatorskoju Publičnoju Bibliotekoju, *Trudy četvertogo arkheologičeskogo s'ezda v Rossii*, vol. I, Kazan, 1884, p. 252-253.

Quant à l'*Anonyme de Cambridge*, la « pièce la plus sûrement fautive de toutes », il aurait été fabriqué, d'après le P^r Grégoire, par des karaïtes utilisant la *Chronique de Nestor* et leur connaissance des études d'Alexis Šakhmatov (1864-1920). Or les karaïtes, dans le but de flatter les slavophiles, auraient, toujours selon le P^r Grégoire, introduit dans l'*Anonyme* plusieurs faits tirés de l'histoire russe, mais en les exposant de telle façon qu'ils puissent donner un nouvel appui aux thèses soutenues par ces slavophiles.

En réalité le seul rapport de l'*Anonyme* avec les karaïtes est qu'il provient de la fameuse *Geniza du Caire*¹. Mais si ce bâtiment du Vieux Caire (Fostat) et les documents qu'il contenait restèrent entre les mains des karaïtes, probablement jusqu'au xiv^e siècle, époque à laquelle ils furent déposés du tout, ce n'est qu'à partir du milieu du xvii^e siècle que l'on commença à s'intéresser aux Khazars et que le document en question (l'*Anonyme*) aurait été alors d'une grande importance, si on avait pu le posséder, mais à cette époque on ignorait encore son existence. Il ne fut retrouvé qu'en 1896 par S. Schechter qui le transporta alors à Cambridge et le fit publier à Londres en 1912. Ajoutons que, depuis

1) Un usage existe en Orient de ne jeter aux ordures aucun papier portant une écriture, car cette action pourrait constituer un sacrilège, le texte pouvant contenir le nom de Dieu. Aussi pour éviter qu'il en fût ainsi, déposait-on, tant les vieux livres sacrés devenus inutilisables que tous autres écrits dont on ne se servait plus, dans un local affecté spécialement à cet usage et qu'on appelle *geniza*. Les livres et les papiers déposés dans une *geniza* finissaient à la longue par être complètement détruits par l'action de l'air et de l'humidité, mais cette destruction ne provenait pas de la main de l'homme, ce qui n'entraînait de ce fait aucune profanation. Ces *genizas* étaient du fait même de leur utilisation considérées comme des dépositoires sacrés et tout ce qui y avait été déposé était entouré de respect et personne n'aurait osé y toucher.

Les *genizas* qui se trouvent d'habitude près de temples ou de cimetières peuvent contenir des documents du plus haut intérêt historique. Parmi ces *genizas* la plus célèbre est celle qui se trouvait dans le bâtiment de l'ancienne *kenassa* (temple karaïte) située dans le Vieux Caire (Fostat). Cette *Geniza du Caire*, connue dans la littérature comme *geniza* par excellence, contenait à peu près 200 000 documents partant du vii^e siècle ou même plus anciennement encore et dont la plupart se trouvent actuellement à Cambridge. Ces documents ont modifié bien des points de vue concernant de nombreux problèmes de l'histoire du Proche et Moyen-Orient pendant de longs siècles. Sur son histoire et valeur voir : P. E. KAHLE, *The Cairo Geniza*, Londres, 1947 ; une nouvelle édition revue et complétée à paraître bientôt. Voir également notre note : Sur la *Geniza du Caire*, *Vetus Testamentum*, vol. III, Leyde, 1953, p. 411-413.

que ce document a été enfoui avec d'autres papiers dans la *Geniza*, aucun karaïte ne s'en est plus soucié et que même actuellement, étant donné leur manque d'intérêt pour tout ce qui concerne leur passé, ils n'ont prêté aucune attention à la publication qui en était faite.

En ce qui concerne le document baptisé par le Pr Grégoire « Le faux Barzillai », mentionné plus haut, et qui contient des citations de la *Correspondance khazare*, il provient d'Italie où l'histoire n'a pas noté jusqu'ici l'existence des karaïtes. L'exemplaire en cursive italienne (copie d'un original beaucoup plus ancien) porte la date de 1787, c'est-à-dire exactement l'année où son faussaire présumé, Firkowicz, est venu au monde. Le manuscrit en question faisait partie de la collection bien connue de Joseph Almanzi. Ce document acheté en octobre 1865 par le British Museum¹ à la Librairie Asher & Co à Berlin, n'a pas été jusqu'ici profané ni par la main, ni même par le regard de ces faussaires de vocation que seraient, d'après le Pr Grégoire, les karaïtes.

Tous ces détails semblent avoir été inconnus du Pr Grégoire, et, notamment, quand il s'adresse en ces termes à celui qui pour lui pourrait être le faussaire de l'*Anonyme de Cambridge* et du *document Barzillai* : « S'il est vivant, on peut attendre ses aveux. »

Cet appel est resté sans réponse.

Recherchons donc quels pourraient bien être ces prétendus faussaires ayant eu la possibilité de pénétrer avec toute facilité au British Museum et à la Bibliothèque de Cambridge et d'y introduire les documents « fabriqués » par eux ? Certains passages de l'article du Pr Grégoire peuvent être interprétés comme faisant allusion à S. Schechter², dont la découverte de

1) G. MARGOLIOUTH, *Catalogue of the Hebrew and Samaritan Manuscripts in the British Museum*, vol. II, Londres, 1905, p. 159-160. M. CANNEY qui, sur la demande du Pr GRÉGOIRE (*Glozel*, p. 253 et 265) a examiné le manuscrit (Add. 26 977) le date de 1787 ou un peu auparavant.

Par une lettre du 21 mai 1954, M. J. LEVEEN, conservateur au Département oriental du British Museum, nous écrit qu'il n'y a pas de raisons de mettre en doute les caractéristiques du manuscrit données dans le catalogue.

2) Particulièrement p. 242, 251, 256-258 et d'autres encore.

l'*Anonyme de Cambridge* est, dit-il, « entourée de circonstances étranges », aussi pour cette raison le désignera-t-il sous le nom de « faux Schechter ». Ou bien cette allusion s'applique-t-elle à « un émule de Firkovič, M. S. Asaph »¹ qui découvrit un document que le P^r Grégoire ne sait que qualifier de « faux Barzillai » ? Et cependant le même « *Glozel* » khazare du P^r Grégoire ne se termine-t-il pas par le passage suivant² :

« *Observation générale.* — Il est entendu que nous n'accusons ni Schechter ni même Asaph d'être les auteurs des faux qui portent leurs noms. Schechter en particulier, semble tout à fait innocent d'une supercherie dont il est loin d'avoir sondé tous les dessous... »

Quiconque, en abordant l'étude des problèmes khazars n'accepte pas d'emblée l'axiome de la fausseté³ de ces documents, devient *ipso facto* suspect au P^r Grégoire qui dans ce « *Glozel* » khazare écrit encore ceci au sujet d'un auteur ne partageant pas ses opinions :

« Un savant russe très distingué, réfugié en Yougoslavie, a écrit, dans trois ou quatre langues, des mémoires étendus fondés principalement sur la littérature khazare. Dans la plupart de ses travaux, l'authenticité du dossier khazare n'est même plus discutée. On l'admet comme évidente. Telle n'était pas cependant l'impression des premiers critiques qui se sont occupés des pièces les plus anciennement connues

1) *O. c.*, p. 253.

2) *O. c.*, p. 266.

3) Le P^r Grégoire verrait un faux même dans l'exemple suivant : on a considéré pendant un certain temps que le nom du roi khazar Bulan n'était qu'une déformation de Blučan (ou Bulčan), nom d'un chef militaire khazar connu d'après les chroniques caucasiennes. Or le P^r Grégoire n'était pas défavorable à cette théorie; d'après lui (p. 261) : « ... l'auteur de cet apocryphe (*Correspondance khazare*), cherchant dans les sources un nom de roi khazare, n'a trouvé, probablement dans la *Chronique arménienne*, que ce nom de Bloudchan ou Bouldchan, qu'il aura turquisé... » Il donne même la raison qui aurait dirigé l'auteur de cette prétendue altération : « ... le nom de Boulan, en turc moderne : "Celui qui trouve", pouvait paraître heureusement choisi pour désigner un prince qui avait retrouvé le chemin de la révélation. » Mais selon la *Correspondance* le roi portait le nom de BULAN déjà *avant* la conversion, n'ayant pas ainsi encore « retrouvé le chemin de la révélation ». D'ailleurs cette théorie s'est avérée insoutenable, et il est maintenant prouvé que Bulan n'est pas l'altération d'un autre nom, mais possède une étymologie propre (cf. à ce sujet notre article *Le roi Bulan*).

de ce dossier, suspectes *a priori*. Mais nous assistons à une véritable conspiration tendant à la réhabilitation de textes extrêmement douteux » (p. 225).

Et ce n'est pas sans étonnement qu'on lit un peu plus loin, à la page 259, dans une « NOTE COMPLÉMENTAIRE. P. 225 B » du P^r Grégoire, parlant toujours de ce même auteur : « *Un savant russe très distingué réfugié en Yougoslavie.* — Il s'agit de M. Mošin, pour lequel nous avons la plus haute estime. »

Toutes ces attaques du P^r Grégoire contre l'authenticité de la *Correspondance khazare* ont été publiées aux pages 225-266 du volume XII de *Byzantion*. Mais aux pages 739-740 du même volume (dans l'article intitulé : *M. Brutzkus et le « dernier bateau »*), le P^r Grégoire annonçait déjà son désir de collaborer à la publication de ces mêmes documents khazars, entreprise par le P^r P. Kahle qui, disait-il, estime que la « *Recension longue* et l'*Anonyme* ne sont pas postérieurs au XII^e siècle, et incline à croire que le "faux Barzillai" est authentique et par conséquent semble attester l'existence de l'un et l'autre document, pour le temps de Barzillai ».

Puis à la page 740 le P^r Grégoire limite désormais ses objections quant à la date de certains documents khazars [comme la *Recension longue*, l'*Anonyme de Cambridge* et le texte de Barzillai] qu'il estime « relativement tardive ». C'est la seule réserve qu'il fait maintenant au sujet de ces textes contre lesquels il avait cependant peu de temps auparavant prononcé un verdict très catégorique¹ : « Les documents khazars sont inutilisables pour l'histoire. » !

A l'occasion de la découverte des Manuscrits de la Mer Morte, le P^r Grégoire est revenu sur le problème des Khazars dans un nouvel article : *Les Gens de la Caverne, les Qaraïtes et les Khazares*², et dans lequel il reconnaît que Firkowicz n'a pas falsifié la recension « longue » de la lettre du roi Joseph

1) *Byzantion*, t. IX, 1934, p. 488.

2) *Les Gens de la Caverne, les Qaraïtes et les Khazares*, *Le Flambeau*, vol. 35, n° 5, Bruxelles, 1952, p. 477-485.

(p. 481) ; il admet maintenant également que l'*Anonyme de Cambridge* est du XIII^e siècle. Mais après ces concessions, le Pr Grégoire reprend ses attaques pour reprocher alors aux karaïtes « la manie de soutenir qu'ils avaient trouvé leur doctrine dans des livres qui auraient été au préalable cachés »¹. Puis revenant sur ce qu'il a dit précédemment sur les documents khazars, il termine ainsi son article : « Il va de soi que les faits khazares que nous apportons dans cet article devront être examinés par les historiens de la secte qaraïte, mais cet examen ne sera fructueux que si l'on accepte, sur la question de l'authenticité de la Correspondance et de l'Anonyme de Cambridge, notre sentiment résolument négatif » [p. 485].

Nous pouvons espérer que le Pr Grégoire, déjà moins sévère envers ces textes, continuera encore à modifier sa première façon de voir et qu'il leur appliquera moins l'épithète de « faux », puisqu'il commence à reconnaître lui-même leur authenticité.

Quels sont les motifs qui font agir ainsi le Pr Grégoire ? En veut-il aux karaïtes ? Ceux-ci cependant n'ont pas même eu connaissance de l'attention qu'il leur porte, pas plus que de celle qu'ont eue d'autres savants à leur égard. Ils ont tout simplement tout ignoré, comme d'ailleurs autrefois l'activité de Harkavy. Au surplus, ils se trouvent à l'heure actuelle dans un tel état de décadence qu'ils sont incapables de réagir.

Les calomnies de Harkavy, de Deinard et de ceux qui suivaient leur exemple, ne préoccupaient que des cercles limités de spécialistes, qui eux pouvaient se rendre compte où se trouvait la vérité. Cependant, nous craignons qu'en intervenant hâtivement dans l'affaire Firkowicz, le Pr Grégoire n'ait couvert de son nom, et les calomnies, et les procédés de Harkavy, risquant ainsi de les sanctionner et d'être cause de leur diffusion, ce dont la science souffrirait. C'est ainsi par

1) A ce sujet voir ma communication *La Communauté de la Nouvelle Alliance et le karaïsme* présentée au XVI^e Congrès de l'Institut international de Sociologie, Beaune, septembre 1954.

exemple que tout récemment un savant, cependant prudent, M. l'Abbé J. T. Milik¹, a repris de bonne foi les opinions émises par le Pr Grégoire dans son dernier article.

Il est grandement temps que les chercheurs impartiaux se prononcent au sujet des collections de Firkowicz. Les documents contenus dans ces collections auraient une grande importance en ce qui concerne non seulement les problèmes touchant aux Khazars, mais encore à de nombreux autres, tels que ceux qui ont été soulevés par la découverte des documents de la Mer Morte. Il est possible du reste qu'il existe un lien entre les problèmes des Khazars et ceux auxquels donnent lieu les Manuscrits de la Mer Morte, mais en tout cas, il n'apparaît pas que le lien soit celui que conçoit le Pr Grégoire. Ce fait peut être illustré par l'exemple suivant : Au ix^e siècle apparaît dans l'Afrique du Nord et en Espagne un certain Eldad, dit *ha-Dani*, personnage assez mystérieux, prétendant avoir séjourné parmi les dix tribus israélites qui ne seraient pas rentrées en Palestine après la captivité de Babylone. Ses récits ont fait beaucoup de bruit à l'époque et continuent à intriguer les savants. Dunlop², après s'être posé la question de savoir si Eldad pouvait être un Khazar, y répond en admettant cette possibilité, ce qui semble être confirmé par les récits de voyages d'Eldad lui-même.

D'après ces récits³, la tribu de Dan, dont Eldad se prétendait originaire, vivait avec les tribus de Nephthali, de Gad et de Aser, sur un territoire situé derrière la muraille appelée *Dahab Daki*. Cela rappelle la fameuse muraille qui ferme le passage de Derbend, conduisant du Caucase en Transcaucasie. Cette gigantesque construction que les Perses élevèrent au vi^e siècle, afin de se protéger des Khazars⁴, qui

1) *Discoveries in the Judaean Desert I, Qumrân Cave I*, Oxford, 1955, p. 88.

2) *O. c.*, p. 140 sq.

3) A. J. HARKAVY, *Skazanija evrejskikh pisatelej o khazarakh i khazarском carstve*, Saint-Pétersbourg, 1874, p. 14-15.

4) C'est plutôt une reconstruction d'une muraille plus ancienne, attribuée par les auteurs arabes à Alexandre le Grand. Sur cette muraille voir : G. S. BAYER,

vécurent dès lors derrière elle, sépara ces deux peuples. Ainsi est confirmée cette partie du récit d'Eldad faisant mention de sa tribu vivant « derrière la muraille ».

Son nom assez singulier de *Dahab Daki* nous rappelle celui de *Dah Bary* qui signifie dans certains dialectes du Daghestan « la muraille des montagnes », et s'applique à la partie des fortifications de Derbend¹, qui existe encore. Cette déformation serait d'autant plus facile que, comme l'a déjà remarqué Harkavy², la rédaction des récits des pérégrinations d'Eldad, conservée jusqu'à nos jours, n'a pas été établie par lui-même, mais par un autre personnage contemporain, un Juif, originaire d'Afrique, qui a tout noté d'après les paroles de Dani. C'est ce scribe qui a pu transformer l'expression *Dah Bary*, complètement incompréhensible pour lui, en *Dahab Daki* dont il connaissait la signification en araméen : « or pur ».

Cette transmission indirecte expliquerait également qu'on n'a pas pu jusqu'ici déchiffrer trois mots d'Eldad prononcés dans sa langue natale³, et notés de sa bouche par les Juifs de Kairouan : *tintara* = pigeon, *rikut* = oiseau, et *darmuš* = poivre. Le premier peut rappeler le mot persan : *kabutar*, d'où vient *kepter* = pigeon en plusieurs langues turques ; le deuxième mot ressemble à *berkul*, ce qui, dans les langues turques, signifie un genre d'aigle ; le troisième peut être *buruš* = le poivre noir, mot d'origine persane existant aussi dans les langues turques⁴. Cette analyse linguistique nous conduirait également vers les territoires situés entre la Mer Caspienne et la Mer Noire, ce qui correspond parfaitement

De Muro Caucaseo, *Commentarii Academiae scientiarum imperialis petropolitanae*, t. I, Saint-Petersbourg, 1728, p. 425-463 ; N. KARAMZIN, *Istorija Gosudarstva Rossijskogo*, t. I, Saint-Petersbourg, 1818, p. 40-41 ; t. III, p. 170, n. 292 ; C. D'OHSSON, *Des peuples du Caucase et des pays au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne dans le X^e siècle, ou voyage d'Abou-el-Cassim*, Paris, 1828, p. 47-48 ; n. VII, p. 160 et 162 ; V. V. GRIGOR'EV, *Rossija i Azija*, p. 51 ; *Bol'saja Sovetskaja Enciklopedija*, 2^e éd., 1952, vol. 14, p. 54-55 ; B. D'HERBELOT, *Bibliothèque*, p. 291.

1) M. J. ARTAMONOV, *Drevnij Derbent, Sovetskaja Arkheologija*, vol. VIII, Moscou-Leningrad, 1946, p. 129.

2) *Skazanija*, p. 9.

3) A. NEUBAUER, *Where are the Ten Tribus ?*, *JQR*, vol. 1, Londres, 1889, p. 105.

4) Nous remercions M. J. Benzing d'avoir bien voulu examiner ces mots

à l'emplacement de l'État khazar¹. Ainsi, on serait en droit de dire que c'est en Khazarie qu'habitait la tribu d'où serait originaire Eldad et qui d'après ce dernier serait celle de Dan, une des dix tribus israélites perdues.

Quelques autres traces de cette prétendue tribu de Dan se sont conservées dans les anciens territoires khazars et notamment en Crimée. Au XIX^e siècle existait encore parmi les karaïtes de cette péninsule le nom de famille Dani². Ces constatations sont de nature à étayer la thèse admise depuis longtemps qu'Eldad était un karaïte.

Bien plus, il y a des analogies dans le domaine religieux. D. H. Müller³ a relevé une ressemblance entre la terminologie qu'utilisaient Eldad et le théologien karaïte Yephet ibn 'Alī. La découverte des Manuscrits de la Mer Morte a contribué à révéler d'autres analogies. Comme on le sait, la Communauté de la Nouvelle Alliance s'attendait à l'arrivée de deux messies : un rédempteur spirituel et un sauveur politique. La même doctrine apparaît aussi dans les œuvres d'anciens écrivains karaïtes. La présence, également dans les croyances d'Eldad, de l'idée de deux messies, fut récemment relevée par N. Wieder⁴, qui, en donnant les preuves, déclare cependant qu'il ne partage pas l'opinion de S. Pinsker⁵, H. Graetz⁶ et A. Neubauer⁷, lesquels, sans réserves, considéraient ha-Dani comme étant un karaïte⁸.

1) Selon HARKAVY (*Skazanija*, p. 17-18 et 27-29), la description des pays voisins du territoire de la tribu de Dan correspond parfaitement au Caucase du Sud et à l'Iran.

2) P. KEPPEN, *Krymskij Sbornik*, Saint-Petersbourg, 1837, p. 289.

3) Die Recensionen und Versionen des Eldad Had-Dâni, *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philologisch-Historische Classe*, vol. 41, Vienne, 1892, p. 11.

4) The Doctrine of the Two Messiahs among the Karaites, *The Journal of Jewish Studies*, vol. VI, n° 1, 1955, p. 23.

5) *Lickute Kadmoniot*, Vienne, 1860, p. 105-109.

6) *Geschichte*, vol. V, Leipzig, 1871, n. 19, p. 472-479.

7) *O. c.*, p. 110.

8) Existe-t-il des bases suffisantes pour admettre que HA-DANI du IX^e siècle et DANI du XIX^e siècle sont à considérer comme des descendants de la tribu biblique de Dan ?

Ayant examiné en détail les problèmes de dix tribus bibliques perdues, A. NEUBAUER (*o. c.*, p. 422) finit son étude de la manière suivante : « Maintenant nous

Ainsi, concernant l'Empire khazar, on trouve même des renseignements en Afrique du Nord et en Espagne ; dans ces conditions on peut se demander avec Dunlop¹ pourquoi il n'en est pas également ainsi, lorsqu'il s'agit de contrées plus proches et particulièrement de la Mésopotamie.

Une telle question ne saurait être justifiée avant qu'on n'ait étudié entièrement les trésors que renferme la Geniza du Caire et les autres collections, surtout celles de la Bibliothèque publique de Leningrad. D'ailleurs, dans sa description très rapide de la II^e collection de Firkowicz, Harkavy² cite des extraits d'un commentaire inconnu sur le livre du prophète Isaïe (XLVIII, 14) : « La parole du prophète *Dieu l'aime* se rapporte aux Khazars qui arriveront et dévasteront la Babylonie ; le prophète les a appelés bien-aimés de Dieu. » Puis encore : « La parole du prophète, *Il fera Sa volonté*,

arrivons à notre problème primitif : où sont les Dix Tribus ? Nous pouvons seulement répondre : nulle part. Ni en Afrique où on veut les trouver toujours dans le « Grand Désert », ni aux Indes, ni en Chine ou en Perse, pas plus dans le Kurdistan, le Caucase ou Bukhara. Nous avons dit que la majeure partie de ces tribus est restée en Palestine, se mélangeant partiellement aux Samaritains et s'amalgamant en partie avec celles qui sont rentrées de la captivité de Babylone. »

Cependant, au cours des deux derniers millénaires, il ne restait probablement aucun coin du monde où l'on ne s'imaginât les trouver et aucun peuple avec lequel on ne se crût permis de les identifier. Il serait tout à fait possible que sur les territoires de l'ancien État khazar existassent certains groupes de population qui, pour telles ou telles raisons, pourraient être identifiés avec une de ces tribus, et dans notre cas particulier avec celle de Dan. Il est possible que des ressemblances de noms aient pu faciliter une telle confusion. Connait-on en Europe, sur les anciens territoires khazars ou dans leur voisinage, un peuple dont le nom pourrait donner lieu à confusion ?

Le *Géographe de Ravenne* (VII^e siècle) fait mention de l'existence en Dalmatie d'une *civitas Dan* (éd. de M. PINDER et G. PARTHEY, Berlin, 1860, p. 223). D'après RASMUSSEN, un roi danois (?), Frode, aurait été au VI^e siècle en guerre avec les Khazars (cf. Essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie durant le Moyen Age, *Journal asiatique*, t. V, Paris, 1824, p. 305 ; cf. aussi DUNLOP, *o. c.*, p. 115, note). THIETMAR (mort en 1018) écrit dans sa *Chronique* que la population de Kiev se compose « ex fugitivorum robore servorum huc undique confluencium et maxime ex velocibus Danis... » (éd. de F. KURZE, dans *Scriptores Rerum Germanicarum*, Hannover, 1889, p. 258). Tous ces témoignages prouveraient qu'entre le VI^e et le début du XI^e siècle il aurait existé dans la partie sud et est de l'Europe un peuple *Dan* ou *Dani*, qu'il n'était pas difficile, à cause même de son nom, de confondre avec la tribu biblique de *Dan*. L'état de notre documentation actuelle ne permet pas de dire avec certitude si ce peuple Dani ou Dan avait quoi que ce soit de commun avec les Danois.

1) *O. c.*, p. 115.

2) HARKAVY et STRACK, *o. c.*, p. 35-36.

signifie la volonté de Dieu, et *Sa force* signifie la force de Dieu ; si tu commentes ce passage comme concernant les Khazars, tu seras obligé d'accepter que la signification de ce passage est qu'ils (les Khazars) réaliseront la volonté du Créateur sur les Babyloniens. » D'après Harkavy, ce commentaire inconnu aurait été rédigé lors des guerres arabo-khazares et son auteur qui espérait que ses coreligionnaires, les Khazars, en sortiraient vainqueurs, pourrait être, d'après Harkavy, le fameux écrivain karaïte Benjamin al-Nahāwandī (vers 800)¹.

Ainsi donc tous les renseignements, plus ou moins nombreux, qu'on trouve sur les Khazars ont été recueillis hors de leur propre État ; et, chose étonnante, on n'a pas trouvé jusqu'à ce jour dans les territoires qui formaient leur ancien État de documents les concernant. Si de tels documents existaient, dans quelle langue seraient-ils rédigés ? En la langue propre des Khazars ou en une langue étrangère ? Quels caractères auraient été utilisés ? On considère d'habitude que la langue officielle de la Khazarie aurait été l'hébreu, et pour cela on tire argument de ce que de la bibliographie *Al Fihrist* d'Ibn al-Nadīm (x^e siècle) il résulterait que les Khazars utilisaient les caractères hébraïques². Mais, comme Harkavy³ l'a remarqué, les renseignements de cet auteur ne sont pas toujours exacts (celui-ci écrit, par exemple, que les Bulgares se servent des caractères chinois).

Les preuves produites par Harkavy, dans son étude sur

1) En ce qui concerne l'attitude d'autres anciens auteurs karaïtes au sujet des Khazars cf. HARKAVY, *Nekotorye dannye po istoričeskoj geografii*, p. 252. J. M. MILLÁS VALLICROSA écrit (sans en donner toutefois la référence précise) que le théologien karaïte bien connu QIRQISĀNĪ est l'auteur d'un commentaire sur le Pentateuque composé en 937 et dans lequel il se fait l'écho de la conversion des Khazars au mosaïsme (La conversion de los Jazares, *Sefarad*, vol. IV, 1944, p. 192).

2) G. FLÜGEL, Ueber Muhammad bin Ishāq's Fihrist al-'ulūm, *ZDMG*, vol. 13, Leipzig, 1859, p. 566. Cette opinion est partagée également par DUNLOP, *o. c.*, p. 119.

3) *Skazanija musul'manskikh pisatelej o slavjanakh i russkich*, Saint-Petersbourg, 1870, p. 241-242. Le texte de ce passage est interprété ainsi par d'autres auteurs : il existe une ressemblance entre l'écriture des Bulgares et des Thibétains d'une part et des Chinois d'autre part. Comme le remarque Z. V. TOGAN, dans les manuscrits existants ce passage est difficile à comprendre. Cf. *Ibn Faḍlān*, p. 191.

la langue des Juifs qui, à cette époque, habitaient la Russie, voisine de l'État khazar, ne laissent aucun doute que ce n'était pas l'hébreu, mais le slave, dont ils se servaient quotidiennement. Dans cette même étude, Harkavy accepte les renseignements fournis par *Al-Fihrist*, en ce sens qu'ils ne sont peut-être applicables qu'aux Juifs habitant en Khazarie et, non aux Khazars aborigènes¹.

D'ailleurs, à cette époque l'hébreu était depuis longtemps une langue morte et l'on ne peut pas penser qu'on l'ait ressuscitée pour le seul usage de l'administration khazare. Tout au plus l'hébreu pouvait-il servir pour des buts religieux, et même dans ce cas, sans qu'on ait supprimé entièrement la langue du pays. Saint Cyrille nous a transmis son propre témoignage qu'il existait chez les Khazars une liturgie écrite en leur langue nationale².

Il faut également tenir compte du fait que, bien que le mosaïsme soit la religion de la classe dominante, ses fidèles ne représentaient qu'une faible minorité de la population, ainsi que le relate l'auteur arabe contemporain Ištakhri³. Les chrétiens, les musulmans et même les païens jouissaient de la plénitude de leurs droits ; on sait, par exemple, que le tribunal khazar était formé des représentants de toutes les religions. Le même Ištakhri rapporte que les décisions de ces tribunaux étaient prises d'après les anciennes coutumes qui étaient distinctes des lois religieuses musulmanes, mosaïques ou chrétiennes⁴. La même situation régnait, sans doute, dans l'administration, et il est à peine concevable que la langue ou même seulement l'écriture liturgique d'une partie de la population, celle-ci fût-elle même la classe dominante, se

1) Ob jazyke evreev živšikh v drevnee vremja na Rusi i o slavjanskikh slovakh vstrečaemykh u evrejskikh pisatelej, *Trudy vostočnogo otdelenija Imperatorskogo russkogo arkheologičeskogo obščestva*, vol. 14, Saint-Pétersbourg, 1869, p. 102.

2) FR. DVORNÍK, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*. Prague, 1933, p. 375 ; A. ZAJĄCZKOWSKI, *o. c.*, p. 60.

3) Cité par DUNLOP, *o. c.*, p. 92.

4) *L. c.*, DUNLOP, lui-même, reconnaît (*o. c.*, p. 115) que la conversion du roi n'a pas entraîné la disparition des anciennes coutumes auxquelles la population était habituée.

soit imposée à la majorité. D'ailleurs, dans ce cas, il faudrait supposer que l'État khazar n'aurait été formé qu'après la conversion de son souverain au mosaïsme et que ce serait seulement à partir de ce moment que toute l'administration aurait été établie ou tout au moins complètement réorganisée¹.

On sait bien cependant que la Khazarie existait comme état cultivé et bien organisé longtemps avant cette conversion. Les Khazars devaient déjà à cette époque posséder leur alphabet et leur langue propres². Celle-ci évidemment était un dialecte turc particulier aux Khazars. En ce qui concerne l'écriture, on trouve dans l'ouvrage de Dunlop³ un témoignage de Ta'rīkh-i Fakhr al-Dīn Mubārak Shāh de 1206 : « Les Khazars possèdent une écriture qui est apparentée à l'écriture des Russes. Un groupe de chrétiens⁴ (*Rūm*), qui se trouve près d'eux, écrit avec ces caractères, et ils sont appelés Russes chrétiens (*Rūm-Rūs*). Ils écrivent de gauche à droite et les lettres ne sont pas jointes les unes aux autres, leur nombre est de vingt et un. » Ces paroles assez énigmatiques peuvent, nous semble-t-il, être éclaircies, surtout si nous les

1) Quel serait le but, du point de vue des intérêts de l'État, d'un tel bouleversement, qui certainement n'aurait pas été accepté sans opposition par la majorité du peuple ? Où, tout à la fois, pouvait-on trouver les cadres nécessaires pour renouveler toute l'administration ? Trouve-t-on de semblables réformes ailleurs, même après que tout un peuple ait changé de religion dans son ensemble et d'un seul coup ?

DUNLOP a même intitulé son ouvrage : *Histoire des Khazars juifs*. Ce titre a été critiqué par : Z. ANKORI (*Judaism*, vol. 5, n° 2, 1956, tirage à part, p. 2) ; M. PERLMANN (*J. Soc. St.*, vol. XVIII, n° 4, 1956, p. 292) et L. NEMOY (*JQR*, vol. XLVI, n° 1, 1955, p. 81). Ces auteurs reprochent à DUNLOP d'avoir restreint le sujet de son livre en ajoutant à la suite du nom de Khazar l'épithète de « Jewish », alors qu'en réalité il traite de l'histoire intégrale des Khazars. C'est ce qui a fait dire aux auteurs ci-dessus cités que l'emploi de ce mot dans le titre de l'ouvrage était donc inutile et de plus de nature à induire en erreur. Il laisse en effet supposer que l'État khazar est devenu après sa conversion un État juif. Mais est-ce que le fait de la conversion de la dynastie et d'une partie du peuple au mosaïsme pouvait transformer *ipso facto* l'État khazar en un État juif ? De même, à cette même époque, la conversion à l'Islam des Bulgares, voisins des Khazars, les a-t-elle transformés en Arabes ? Les Écossais évangélisés par l'Irlande ont-ils perdu de ce fait leur caractère national ?

2) Saint Constantin, se rendant en mission chez les Khazars, étudiait leur langue. Cf. : V. A. BIL'BASOV, *Kirill i Mefodij*, p. 22 ; DUNLOP, *o. c.*, p. 194-195.

3) *O. c.*, p. 120.

4) Dunlop traduit le mot *Rūm* par *Grec*, mais il nous semble plus raisonnable de lui attribuer le sens de *chrétien*. Le nom *Rūm* désigne jusqu'ici en Orient les chrétiens.

comparons au témoignage d'Ibn Faḍlān, qui, il y a longtemps, a attiré l'attention de Ch. M. Fraehn¹, père de la khazarologie. Ibn Faḍlān nota lors de son voyage que les Russes, encore païens à cette époque, et qu'il rencontra sur la Volga, possédaient une écriture à l'aide de laquelle ils inscrivaient sur les monuments en bois, élevés sur les tombes, le nom du mort et celui du roi régnant. Selon Fraehn, il s'agissait de l'écriture runique, importée de Scandinavie. D'autre part l'existence d'une telle écriture est confirmée par une chronique russe² disant : « Autrefois les Slaves ne possédaient pas de livres (« de lettres », dit un autre manuscrit), mais étant païens, ils écrivaient et lisaient à l'aide de traits et d'encoches. »

V. V. Mavrodin³ et d'autres inclinent actuellement plutôt vers l'opinion que ces signes n'étaient pas des runes scandinaves. « C'était une écriture originale, propre aux Russes, composée de " traits et d'encoches ". D'origine slave, cette écriture apparut par suite des conditions mêmes, mais, sans doute, elle s'est modifiée et a pris des formes précises sous l'influence de l'écriture khazare. Ce n'est pas par hasard que les trouvailles de ces signes sont localisées dans la région de l'influence du Hakanat khazar (pays des Vjatičis et des Severjanes), bien qu'on les rencontre également au nord-ouest, dans le pays des Krivičis (Tver'). » Et plus loin : « Il n'y a aucun doute sur la liaison entre l' " ancienne écriture " russe, c'est-à-dire des " traits et des encoches ", et l'écriture khazare qui se rapproche de l'écriture turque d'Orkhon. » Z. V. Togan⁴ a mis l'accent sur la possibilité d'une confusion entre l'ancienne écriture runique et les anciens caractères turcs, confusion due à la ressemblance de leurs formes.

1) Ibn-Abi-Jakub Eī Nedim's Nachricht von der Schrift der Russen im X. Jahrhundert n. Ch., *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg. Sixième série. Sciences politiques, histoire et philologie*, t. III, Saint-Pétersbourg, 1836, p. 507-530 ; Z. V. TOGAN, *Ibn-Faḍlān*, p. 97 ; ID., *Hazarlar, İslām Ansiklopedisi*, fasc. 43-44, Istamboul, 1949-50, p. 403.

2) N. KARAMZIN, *Istorija*, t. I, Saint-Pétersbourg, 1818, p. 94, n. 260 ; FRAEHN, *o. c.*, p. 515.

3) *Obrazovanie drevnerusskogo gosudarstva*, Leningrad, 1945, p. 194.

4) *Ibn-Faḍlān*, p. 194.

Les inscriptions faites en employant ces caractères turcs se trouvent sur un territoire s'étendant de l'Iénisseï au Danube. La forme classique des caractères employés dans ces écritures et qui furent déchiffrés à la fin du XIX^e siècle, se trouve représentée dans les inscriptions du bassin de l'Orkhon¹ en Sibérie. Ensuite, on a trouvé des écritures de la même famille dans les régions plus occidentales de la Russie². Leurs variantes furent utilisées en Hongrie jusqu'au XVI^e siècle ; J. Németh³ prouve qu'elles provenaient de chez les Khazars. Récemment des inscriptions faites également avec des caractères de la même famille, dont les plus anciens qu'on connaissait remontent au VIII^e siècle et les plus récents au X^e, ont été trouvées sur le Don et il s'en suit qu'on ne saurait nier que ces monuments runiques ne soient en rapport avec la présence des Khazars dans cette région⁴. Ainsi, le témoignage de Ta'rih-i doit être compris en ce sens, que les Khazars possédaient un genre d'écriture s'apparentant aux écritures du type d'Orkhon, et qui, par suite de la ressemblance des formes extérieures, l'a fait confondre avec l'écriture runique des Russes, comprenant vingt et un caractères.

Cette confusion entre l'écriture russe et celle des Khazars fut facilitée par le fait que, pendant longtemps, une partie importante du territoire russe fut soumise aux Khazars. Cette soumission ne fut du reste pas lourde par suite de la tolérance religieuse et nationale de l'administration khazare, écrit V. A. Parkhomenko⁵. Ces contacts politiques entre les Slaves et les Khazars ont eu une répercussion sur leurs liens

1) V. THOMSEN, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, Helsingfors, 1896 ; HÜSEYİN NAMIK ORKUN, *Eski Türk Yazıtları*, 4 vol., Istamboul, 1936-1941 ; J.-G. FÉVRIER, *Histoire de l'écriture*, Paris, 1948, p. 311-315.

2) A. M. ŠČERBAK, Neskol'ko slov o priemakh čtenija runičeskikh nadpisej, najdennykh na Donu, *Sovetskaja Arkheologija*, vol. XIX, Moscou, 1954, p. 269-282. L'article contient une bibliographie de ces trouvailles.

3) *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, Budapest-Leipzig, 1932, p. 60-84 ; FÉVRIER, *o. c.*, p. 314-315 ; F. ALTHEIM, *Hunnische Runen*, Halle (Saale), 1948, p. 17.

4) M. I. ARTAMONOV, Nadpisi na baklažkakh Novočerkasskogo muzeja i na kamnjakh Majačkogo gorodišča, *Sovetskaja Arkheologija*, vol. XIX, Moscou, 1954, p. 266 sq. Cf. également l'article de ŠČERBAK.

5) *U istokov ruskoj gosudarstvennosti (VIII-XI vv.)*, Leningrad, 1924, p. 40.

culturels, et notamment à Kiev, où elle fut assez forte. Elle s'est encore fait sentir au milieu du XI^e siècle ; c'est ainsi qu'Ilarion, l'auteur d'un ouvrage théologique, *Slovo o zakone i blagodati*, applique à saint Vladimir et à son fils Jaroslav le titre de « hakan ». Selon Parkhomenko, c'est là une preuve que la tribu slave des Polanes, avant son établissement dans la région de Kiev, a habité sur des territoires soumis directement aux Khazars.

L'influence des Khazars se retrouve aussi dans ce fait que ce seraient les Polanes qui apportèrent avec eux la religion mosaïque des Khazars en venant s'installer à Kiev, où elle devint la rivale de la religion chrétienne, lorsque celle-ci y fut introduite par saint Vladimir, et elle devint même pour cette dernière un véritable danger. C'est du reste la conclusion que tirent aussi J. J. Malyševskij¹ et V. A. Parkhomenko² de ce même passage du *Slovo o zakone i blagodati* cité ci-dessus, où l'auteur applique à Vladimir le titre khazar de hakan, mais s'élève en même temps contre le mosaïsme. Le ton polémique du *Slovo* est tellement passionné qu'il rappelle la lutte des premiers siècles du christianisme et qu'il est évident que l'auteur ne combat pas un ennemi abstrait, mais une doctrine qui présentait un réel danger pour le christianisme³.

Quant à la sphère de cette influence dans les terres russes, elle ne se limitait pas à Kiev, mais, comme l'indique S. M. Seredonin⁴, s'étendait presque jusqu'à Moscou. Certains auteurs, par exemple M. J. Artamonov⁵, considèrent, disent-ils, « l'État

1) Evrei v južnoj Rusi i Kieve v X-XII vekakh, *Trudy Kievskoj dukhovnoj akademii*, vol. II, 1878, p. 565-602 ; vol. III, 1878, p. 428-504, surtout p. 436 sq.

2) *O. c.*, p. 58-59.

3) MALYSEVSKIJ, *o. c.*, vol. III, p. 450-453. L'importance de l'influence religieuse des Khazars et des karaïtes de la Crimée sur la Russie aux X-XI^e siècles est soulignée par MAVRODIN, *o. c.*, p. 184. N. SLOUSCHZ considère les différentes hérésies existant jusqu'ici en Russie et en Hongrie comme des survivances des influences religieuses khazares. Cf. son article : Les origines de Judaïsme dans l'Europe orientale, *Mélanges Hartwig Derenbourg*, Paris, 1909, p. 75.

4) *Istoričeskaja geografija*, Petrograd, 1916, p. 100.

5) *Očerki drevnejšej istorii Khazar*, Leningrad, 1936, p. VI. SEREDONIN (*o. c.*, p. 103) va même plus loin, en affirmant que la réunion de certaines tribus slaves particulières sous l'autorité d'un souverain a débuté au moment où elles ont commencé à payer le tribut aux Khazars.

khazar comme condition fondamentale de la formation de la Russie de Kiev dans ses formes historiques concrètes ». Ce n'est que dans la deuxième moitié du ix^e siècle que les Russes occupent Kiev¹. Précédemment cette ville et sa région furent gouvernées par les Khazars et un des gouverneurs fut le Hongrois Almus, père d'Arpad, qui sera installé plus tard par les Khazars comme premier roi de Hongrie². Ainsi, comme le dit Got'e³ : « Par leur attitude bienveillante envers les peuples qui leur étaient soumis et par leur tolérance religieuse, les Khazars ont su créer et conserver pendant quatre siècles un grand État qui, de la Crimée jusqu'à Jaik (le fleuve Oural), ne possédait aucune frontière naturelle. Le meilleur moyen de défense fut la *pax chasarica* intérieure, qui régnait à cette époque dans le pays, de la Mer Caspienne aux bouches du Dnieper et des montagnes du Caucase aux forêts de la Russie centrale. »

Ces mêmes causes qui ont favorisé le brillant développement de l'Empire khazar sont également à l'origine de sa

1) DUNLOP, *o. c.*, p. 238.

Au cours des dernières années les historiens russes se sont efforcés de plus en plus de refuser toute importance aux influences khazares. Cf. par exemple : B. A. RYBAKOV, *Rus' i Khazarija, Akademiku B. D. Grekovu. Sbornik statej*, Moscou, 1952, p. 76-88 ; ID., *K voprosu o roli Khazarskogo Kaganata v istorii Rusi, Sovetskaja Arkheologija*, vol. XVIII, Moscou, 1953, p. 128-150. La Khazarie est désignée par lui comme « un État parasitaire » (p. 147) et, sur la carte jointe à la dernière étude (p. 148), et faisant une confusion entre différentes époques, ses territoires sont réduits à quelques régions de peu d'étendue et voisines du delta de la Volga, et qui sur un seul point atteignent le Don. Et cependant, encore en 1950 a paru le vol. II de *Povest' vremennykh let* auquel est jointe une carte intitulée : « Les peuples de l'Europe orientale au milieu du ix^e siècle. » Sur cette carte dressée d'après les *chroniques russes*, le territoire de la Khazarie dépasse de beaucoup la ligne du Dniepr et s'étend au sud jusqu'au Bug.

ARTAMONOV, dans son étude citée plus haut [*Očerki*], exaltait autrefois le rôle de la Khazarie. Après l'apparition de l'article de IVANOV dans la *Pravda* en 1951 (cf. p. 176, n. 2), il a reconnu « la fausseté de ses points de vue », et admis l'indépendance totale et la supériorité de la culture russe sur la culture khazare. Cf. Belaja Veža, *Sovetskaja Arkheologija*, vol. XVI, Moscou, 1952, p. 42, note.

2) DUNLOP, *o. c.*, p. 197-204 ; G. VERNADSKY, *Lebedia, Byzantion*, t. XIV, 1939, p. 179-203 ; ID., *Studien zur ungarischen Frühgeschichte, I. Lebedia*, Munich, 1957, p. 7-31.

3) J. V. GOT'E, *Khazarskaja kul'tura, Novyj Vostok*, nos 8-9, Moscou, 1925, p. 292. Cf. également l'appréciation par MAVRODIN du rôle des Khazars dans l'histoire de la Russie, *o. c.*, p. 177-178. D'après lui, cette *pax chasarica* établie en Europe orientale protégeait la population de la pression exercée par les nomades ; elle a également permis des rapports suivis entre les tribus russes et l'Orient en favorisant ici la pénétration de la culture orientale, ce qui eut une heureuse influence sur les Slaves orientaux.

décadence. Les différences raciales et religieuses ont exercé leur influence sur la désintégration. La force de l'aristocratie militaire ne pouvait à la longue continuer à assurer l'unité d'un État qui ne possédait pas de frontières naturelles et qui était loin de pouvoir se suffire économiquement. Dunlop¹ voit dans le processus du déclin de l'Empire khazar l'action de forces analogues à celles qui agirent dans les Empires des Huns et des Mongols.

Le coup décisif qui a détruit l'Empire khazar, déjà très affaibli, lui fut porté en 965, par Svjatoslav, prince de Kiev. Certains historiens, par exemple V. V. Mavrodin² et surtout le P^r M. Taube³, ne trouvent pas de mots assez sévères pour condamner, du point de vue des intérêts de l'État russe, cette action de Svjatoslav⁴. Ils reprochent à ce prince qu'étant poussé par le seul désir de destruction, il a supprimé la barrière qui protégeait la Russie contre les dangers venant de l'Est. Ainsi les frontières russes sont-elles restées ouvertes aux attaques permanentes des Petchenegs et des Comans, ce qui finalement a épuisé toutes les forces de cet État, si bien que l'invasion mongole subie par la Russie serait, d'après le P^r Taube, la conséquence directe de l'acte irréfléchi de Svjatoslav.

Le Royaume khazar, comme tel, n'a pas survécu à ce coup. Toutefois quelques organismes politiques, successeurs de cet Empire, se sont maintenus dans différents endroits de leur territoire, particulièrement dans la basse Volga ainsi que sur le littoral de la Mer Noire, jusqu'au XI^e siècle, peut-être même jusqu'à l'invasion mongole⁵. En 1023 les Khazars

1) *O. c.*, p. 234-235.

2) *O. c.*, p. 266-267.

3) Conférences publiques faites à Paris en 1950-51 ; elles paraîtront prochainement sous le titre *Nouvelles recherches sur l'histoire politique et religieuse de l'Europe orientale à l'époque de la formation de l'État russe (IX^e-X^e siècles)*.

4) Le P^r Taube considère cette campagne de Svjatoslav tout simplement comme une « aventure ».

5) D'après C. E. DUBLER, il existait encore des Khazars sur la Volga vers 1600 (*Abū Ḥāmid El Granadino y su relación de viaje por tierras eurasiáticas*, Madrid, 1953, p. 260). Mais DON JUAN DE PERSIA auquel DUBLER se réfère dit seulement que les Tatares près d'Astrakhan vivent groupés en hordes comme (autrefois) les Hébreux en tribus (« ... habitaban los tártaros por hordas, como por tribus los hebreos... »). Cf. *Relaciones*, éd. par N. A. CORTÉS, Madrid, 1946, p. 205.

luttent comme alliés du prince russe Mstislav contre le prince Jaroslav¹. En 1079 on voit encore les Khazars intervenir dans le conflit entre les Comans et les Russes, combattre contre ces derniers, faire prisonnier le prince russe Oleg Svjatoslavič et l'envoyer à Constantinople², ce qui prouverait le renouvellement à cette époque de l'alliance entre les Khazars et Byzance. Mais après l'invasion mongole on ne trouve nulle part un organisme politique khazar quelconque.

Cependant les Khazars, en tant que groupe ethnique particulier et conservant leur nom, ont continué à exister au moins jusqu'au xiv^e siècle. Ainsi on trouve souvent mentionnées des missions envoyées par l'Église catholique pour évangéliser ce peuple, par exemple celles des Franciscains ou des Dominicains en 1253, 1288, 1369, 1370, etc.³.

Dunlop⁴ remarque que plusieurs faibles groupes absorbés autrefois par les Khazars ont paradoxalement survécu jusqu'à nos jours, tandis qu'eux-mêmes, sans comparaison plus puissants que leurs voisins, n'ont laissé qu'un nom, dont actuellement on se souvient à peine.

On ne connaissait même pas jusqu'à ces temps derniers de vestiges matériels laissés par eux. Selon Artamonov cela s'explique par le fait qu'on ne les a pas recherchés ou qu'on n'a pas pu les distinguer de ceux provenant des Tatars à l'époque suivante⁵. Ce n'est que tout récemment qu'on a commencé des recherches archéologiques systématiques dont les résultats ne sont connus qu'en très faible partie⁶.

1) *Povest' vremennykh let*, vol. I, Moscou-Leningrad, 1950, p. 99 et 299.

2) *O. c.*, p. 135 et 336.

3) L. WADDING, *Annales*, vol. VIII, Quaracchi (Florence), 1932, p. 250 et 726; O. RAYNALDUS, *Annales Ecclesiastici*, vol. XIII, Rome, 1646, p. 701; vol. XIV, 1648, s. anno 1288. La décision du concile du clergé hongrois de 1309 à Presbourg, confirmée par le pape Clément VI en 1346, défend aux catholiques de se marier avec des Khazars (*o. c.*, vol. XVI, 1652, s. anno 1346).

4) *O. c.*, p. 222.

5) *Očerki*, p. 101.

6) Au cours de ces dernières années, des fouilles assez importantes ont été faites, surtout à Sarkel (Belaja Veža), de même que dans d'autres endroits de l'ancienne Khazarie. Cf. par exemple M. I. ARTAMONOV, *Belaja Veža*, ainsi que de nombreuses petites communications préliminaires dans les *Kratkie soobščenija o dokladakh i polevykh issledovanijakh Instituta istorii materialnoj kul'tury*.

Comme les sources byzantines le relatent, la forteresse khazare de *Sarkel* sur

Quant à la culture khazare, elle ne pouvait disparaître sans laisser des traces de son influence chez ses voisins et ses successeurs. Et à cet égard T. Kowalski¹ écrivait il y a une vingtaine d'années que l'idée d'un centre culturel important commençait à nous apparaître. Ce centre existait en Europe orientale, entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, et fut la conséquence d'une synthèse entre différents groupes religieux et ethniques. La naissance et le développement de cette culture, Kowalski les lie à l'origine et à l'apogée de l'État khazar. Cette culture n'est pas morte après la disparition de la Khazarie ; Kowalski en décèle encore les traces à notre époque, même dans des régions assez éloignées de l'ancienne Khazarie, comme par exemple en Lithuanie et en Pologne.

A. Samojlovič² d'autre part indique des traces d'influences, remontant à l'époque khazare, dans la culture de plusieurs peuples appartenant à différentes religions et habitant

le Don aurait été construite par les ingénieurs byzantins. Cependant les résultats des fouilles nous révèlent que ni le type de briques qui a été employé, ni la technique de la construction des murailles, ni l'architecture de la forteresse ne sont byzantins, mais on doit y voir plutôt une tradition provenant de l'Asie centrale. Ainsi, d'après ARTAMONOV, la mission byzantine à Sarkel pendant la construction de la forteresse n'avait pas pour but d'apporter son aide technique, mais elle y était envoyée à des fins exclusivement politiques. Byzance a construit et décoré ici une église chrétienne qui devait être un symbole matériel des intérêts politiques de Byzance sur le Don et de son influence en Khazarie ; selon ARTAMONOV, la culture de la population de Sarkel à l'époque khazare est très proche de celle qui est connue par des sépultures de « catacombes » du Caucase du Nord et d'autres sépultures analogues, situées entre le Don et le Donetz (culture de Saltov et de Majackoe gorodišče). La ville de Sarkel fut khazare non seulement par suite de son appartenance politique, mais encore par sa culture, dit ARTAMONOV, qui considère que les fouilles contribueront à la compréhension de la structure intérieure et de la culture du Hakanat khazar. Selon lui, le rôle important de cet État non seulement dans l'histoire mondiale, mais particulièrement dans l'histoire de l'ancienne Russie est loin d'être estimé à sa juste valeur (M. ARTAMONOV, *Novye raskopki Sarkela-Beloj veži, Voprosy istorii*, n. 10, Moscou, octobre 1949, p. 138-143).

Dans son étude parue quelques années plus tard seulement, V. V. GINZBURG écrivait déjà que la masse de la population de l'État khazar serait d'origine autochtone ; le groupe dirigeant seulement appartiendrait aux tribus hunes et turques venues de l'Asie orientale. Les influences culturelles russes dans ces territoires seraient également prédominantes (V. V. GINZBURG, *Antropologičeskie materialy k probleme proiskhoždenija naselenija khazarskogo kaganata, Sbornik muzeja antropologii i etnografii*, vol. XIII, Moscou-Leningrad, 1951, p. 309-416).

1) Wyrazy kipczackie w języku Ormian polskich, *Myśl Karaimska*, n. 12, Vilno, 1938, p. 29 sq.

2) Nazvanie dnejj nedeli u tureckikh narodov, *Jafetičeskij sbornik*, vol. II, Petrograd, 1923, p. 98-119.

le bassin de la Volga, le Caucase du Nord et la Crimée. Z. V. Togan¹ explique par des influences khazares les traces de culture mosaïque chez les Tchouvaches² contemporains habitant les territoires de l'ancien État des Bolgars de la Volga, voisins de la Khazarie par le nord³. Z. V. Togan prouve que ces influences proviennent des Khazars qui, lors des guerres avec les Arabes, se sont réfugiés au nord, chez les Bolgars de la Volga. En se basant sur le témoignage du même Ibn Faḍlān (ix^e siècle), Togan prouve l'existence chez les Bolgars de la Volga de groupes de religion mosaïque. Une tribu des Burtas confessait également le mosaïsme, comme le témoigne Plano Carpini au xiii^e siècle, et Togan identifie ces Burtas avec une tribu bolgare, celle des Borčali, actuellement musulmane et habitant sur les bords de la Volga⁴.

Dunlop⁵ mentionne un cas du rayonnement religieux des Khazars dans une direction plus au sud-est, celui de Tuqāq, chef des Guz, qui fut au service des rois khazars. Après la mort de Tuqāq, son fils Seldjouk fut élevé à la cour khazare et ses enfants portèrent les noms de Mikā'il, Yūnus, Mūsa

1) *Ibn-Faḍlān*, p. 67 et 191-192.

2) L'examen du lexique tchouvache a amené N. I. ZOLOTNICKII à la conclusion que la religion mosaïque des Khazars a exercé une influence sur les Tchouvaches qui auraient été autrefois soumis aux Khazars. *Kornevoj čuvaško-russkij slovar'*, Kazan', 1875, p. 109. V. SBOEV a également relevé dans les croyances des Tchouvaches modernes, considérés comme païens, des traces très anciennes et profondes d'influences qui semblent avoir une origine biblique. Cf. *Issledovanija ob inorodcakh Kazanskoj gubernii*, Kazan', 1856 ; le même ouvrage sous le titre *Čuvaši*, Moscou, 1865. Ces observations renforceraient la position de SAMOJLOVIČ. B. MUNKÁCSI a fait des objections au sujet des conceptions de SAMOJLOVIČ. Cf. *Die heidnischen Namen der Wochentage bei den alten Völkern des Wolga-Uralgebietes*, *Kőrösi Csoma-Archiv*, vol. II, Budapest, 1926, p. 45 sq. Cf. aussi la réplique de SAMOJLOVIČ : *Nazvanie dnej u azerbajdžanskikh turok*, *Jafeličeskij Sbornik*, vol. III, Moscou-Leningrad, 1925, p. 66 ; Id., *K istorii kul'turnykh i etničeskikh otnošenij v volžsko-ural'skom krae*, *Novyj Vostok*, n° 18, Moscou, 1927, p. 211.

3) Ne serait également qu'une survivance de l'époque khazare le fait que certains peuples caucasiens (par exemple les Svans) étant chrétiens, observent en même temps les fêtes musulmanes et mosaïques ? Cf. renseignement de K. F. GAN dans *Sbornik materialov dlja opisanija mestnostej i plemen Kavkaza*, vol. 43, 1^{re} Partie, Tiflis, 1913, p. 162.

4) *Ibn Faḍlān*, l. c. Le problème de l'extension du mosaïsme dans les pays voisins des Khazars est mal étudié et mériterait d'être plus approfondi.

5) *O. c.*, p. 260-261.

et Isrā'il, noms d'origine biblique. Pour Dunlop c'est la preuve que Seldjouk a adopté le mosaïsme qui fut la religion de la dynastie khazare. L'existence de la religion karaïte chez les Comans, successeurs des Khazars dans l'Europe centrale et orientale, comme nous l'avons indiqué dans nos précédentes études, peut également être considérée comme un vestige de leurs prédécesseurs¹.

Où finalement faut-il rechercher actuellement des descendants des Khazars, tout au moins ceux que leur religion mosaïque a empêchés de se mélanger à leurs voisins chrétiens ou musulmans et qui, grâce à cela, ont pu conserver jusqu'à ce jour leur originalité ? Dunlop² n'est pas enclin à considérer les Juifs européens comme de tels descendants. Il indique, sans toutefois se prononcer en faveur de l'une ou l'autre de ces hypothèses, la possibilité que ce soient quelques peuplades caucasiennes ou les karaïtes³. Cette dernière théorie soutenue autrefois par Renan⁴, Grigor'ev⁵ et Smirnov⁶ a été acceptée à notre époque par d'autres savants, qui en ont parlé à différents points de vue.

S. Şapşal⁷ a relevé, dans l'ethnographie des karaïtes européens, plusieurs usages qu'il faut rapporter aux Khazars, par exemple celui de descendre de cheval en passant auprès des tombeaux, surtout ceux des souverains⁸ ; le fait de mentionner souvent les Khazars dans la poésie populaire karaïte ; l'épithète « khazar » ajoutée à des mots désignant des objets

1) Cf. notre article Die Karäer in Ost-Mitteleuropa, *Zeitschrift für Ostforschung*, vol. VI, n° 1, Marburg, 1957, p. 32 sq.

2) *O. c.*, p. 261.

3) *O. c.*, p. 222.

4) *Le Judaïsme comme race et comme religion*, Paris, 1883, p. 23 ; *Id.*, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, Paris, 1855, p. 156, note.

5) *Rossija i Azija*, Saint-Pétersbourg, 1876, p. 435.

6) Avant-propos à *Sbornik starinnykh gramot i uzakonenij Rossijskoj Imperii kasatel'no prav i sostojanija russko-poddannykh karaimov*, Saint-Pétersbourg, 1890, p. xi.

7) *Kirim Karay Türkleri, Türk Yili*, Istamboul, 1928.

8) L'existence d'un tel usage chez les Khazars est attestée par les auteurs arabes. Cf. GRIGOR'EV, *o. c.*, p. 69. Les karaïtes de la Crimée suivaient cet usage en passant près des tombeaux des khans et, à une époque relativement récente encore, devant leur ancien cimetière très vénéré par eux et situé à Kalé près de Bakhtchéséraï.

de la vie quotidienne (khazar alvasi = une sorte de pâtisserie, etc.). A. Zajączkowski¹ a relevé de son côté de nombreuses analogies linguistiques et folkloriques entre les karaïtes de la Lithuanie et de la Pologne d'une part et des peuples caucasiens² d'autre part, surtout les Ossètes, descendants des Alains. Ces Alains étaient un peuple habitant autrefois entre la Mer d'Aral et la Mer Noire, ils se trouvaient dans l'orbite de l'Empire khazar qui occupa même une partie de leur territoire. V. A. Gordlevskij³, en se servant de la traduction de la Bible écrite en langue karaïte, en a extrait des formes et des mots qui rappellent, semble-t-il, les vastes territoires occupés par les Khazars et sont des vestiges de l'époque antérieure à l'apparition de l'Islam dans cette région.

D'après T. Kowalski, l'étude de la langue des karaïtes de la Lithuanie et de la Pologne prouve qu'elle s'est formée dans des territoires compris entre la Mer Caspienne et la Mer Noire et où florissait le centre culturel khazar⁴.

Les mesures anthropologiques de M. Rejcher⁵ et de C. Gini⁶ ont révélé des affinités entre les karaïtes européens et les Tchouvaches⁷, apparentés aux Khazars⁸. Hüseyin

1) *Ze studiów*, p. 61-75.

2) Il est étonnant que l'attention ne se soit pas portée jusqu'à ce jour sur l'existence à Tiflis au IX^e siècle d'un important groupement karaïte fondé par ABŪ 'IMRĀN AL-TIFLĪSĪ. Ne faut-il pas établir un rapport entre ces « Tiflisites » et leurs coreligionnaires voisins de Khazarie ? Cf. L. NEMOY, *Al-Qirqisānī's Account*, *HUCA*, vol. VII, Cincinnati, 1930, p. 329-330 ; A. HARKAVY, *J. Enc.*, VII, p. 439.

3) *Leksika karaimskogo perevoda Biblii*, *Doklady Akademii nauk SSSR*, série B, n° 5, Leningrad, 1928, p. 91. S. MUNK espérait trouver, à l'aide de la langue des karaïtes de la Crimée, les restes de la langue des Khazars (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1864*, t. VIII, p. 342 ; *Id.*, *Journal asiatique*, 6^e série, t. V, Paris, 1865, p. 544).

4) *Wyrazy kipczackie w języku Ormian polskich*, *Myśl Karaimska*, n° 12, Vilno, 1938, p. 27-30.

5) Sur les groupes sanguins des Caraïmes de Troki et de Wilno, *Anthropologie*, vol. X, Prague, 1932, p. 265.

6) *I Caraimi di Polonia e Lituania*, *Genus*, vol. II, Rome, 1936, p. 54.

7) L'examen de la langue des karaïtes de la Crimée a amené GORDLEVSKIĪ (*l. c.*) à la conclusion que des études philologiques sont en état de contribuer à la solution du problème de l'origine de ce peuple et qu'il existe des rapports réciproques entre ceux-ci et les peuples de la Volga et en particulier les Tchouvaches.

8) A l'article « Khazars » de Joshua STARR publié dans *The Universal Jewish Encyclopedia* (New York, vol. 6, 1948, p. 375-378), sont jointes trois photographies de types khazars. Tous les trois sont des karaïtes de la Crimée dans leurs costumes

Namik¹ et L. Râsonyi², dans leurs études ethnographiques et historiques, considèrent également les karaïtes comme des descendants des Khazars. Ainsi la tradition rapportée par J. Halevi que c'est vers le karaïsme que penchait déjà le roi khazar, dès le début de la discussion religieuse qui a précédé sa conversion, serait confirmée par les différents arguments dont il a été fait état ci-dessus³.

Le souvenir des Khazars subsiste encore de nos jours chez des peuples qui furent leurs voisins. En Russie, nombreuses sont les localités qui ont, comme racine, le nom de *Khazar*⁴, par exemple *Kazar*, *Kazariči*, *Khazariskoe*, etc. C'est également dans ce même pays que le mot *Kazarin* est devenu un prénom, comme on le voit dans des documents allant du XII^e au XVII^e siècle⁵. Parmi les héros de l'épopée populaire russe, certains portent ce nom⁶ ou des variantes de celui-ci. Au début du XVIII^e siècle les souvenirs des Khazars étaient toujours

nationaux. L'un d'eux, désigné comme « le prêtre khazar », est S. PANPULOV, leur chef religieux, mort le 31 décembre 1911 (d'après l'ancien style) à Eupatoria. Cf. *Karaimskaja Žizn'*, vol. 7, Moscou, 1911, p. 1-26.

1) *Türk Dünyasi*, Istamboul, 1932, p. 179-180.

2) *Dünya Tarihiinde Türklük*, Ankara, 1942, p. 108.

3) L'importance de la concordance de ces témoignages fut remarquée par M. A. HALÉVY dans sa communication : Le problème des Khazares, *Actes du IV^e Congrès international des études byzantines*, Sophia, 1934, [*Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. IX, 1935], p. 387. Nous remercions M. Y. KIRIM d'avoir bien voulu nous indiquer cette étude.

Harkavy affirmait que la conversion des Khazars au mosaïsme aurait été l'œuvre de personnes qui étaient établies au Caucase et en Crimée bien avant l'origine du rabbinisme. Cf. *Skazanija evrejskikh pisatelej*, p. 29.

4) SEREDONIN, *Istoričeskaja geografija*, p. 100 ; MAVRODIN, *Obrazovanie*, p. 185.

5) A. JAKUB, K byline o Mihajle Kozarine, *Etnografičeskoe Obozrenie*, vol. LXV-LXVI, Moscou, 1906, p. 112-113 ; A. P. SKAFTYMOV, *Poetika i genezis bylin*, Moscou-Saratov, 1924, p. 177-178 ; N. M. TUPIKOV, Slovar' drevne-russkikh ličnykh sobstvennykh imen, *Zapiski oldelenija russkoj i slavjanskoj arkheologii Imperatorskogo russkogo arkheologičeskogo Obščestva*, vol VI, Saint-Petersbourg, 1903, p. 242-243. Par suite, ce nom de personne a servi de racine à des noms de famille comme Kazarinov, Kazarkin, Kazarskij, etc., qui sont encore portés ; cf. L. M. SAVELOV, *Bibliografičeskij ukazatel'*, Ostrogožsk, 1897, p. 133.

6) V. MILLER, K byline o Kazarine, *Očerki russkoj narodnoj slovesnosti*, vol. 11, Moscou, 1910, p. 9 et 15-17 ; A. JAKUB, *l. c.* ; V. J. PROPP, *Russkij geroičeskij epos*, Leningrad, 1955, p. 147-160 ; SKAFTYMOV, *l. c.* ; M. KHALANSKIJ (Velikoruskie byliny kievskogo cikla, *Russkij filologičeskij vestnik*, t. XIII, Varsovie, 1885, p. 399-401) ne reconnaît absolument pas que le nom d'un autre héros de l'épopée russe *Židovin* soit également une survivance des Khazars. Au sujet de ce nom, de même que pour d'autres semblables apparaissant dans la littérature populaire d'autres peuples slaves, l'auteur ne voit qu'une influence de la littérature religieuse de l'époque postérieure.

assez vivants en Russie et se retrouvaient dans sa littérature¹.

Des réminiscences des Khazars se sont conservées également dans l'onomastique lithuanienne² et polonaise³, et le souvenir de ce peuple existe encore bien plus à l'ouest. Dans son étude restée malheureusement inconnue en Europe, G. N. Potanin⁴ trouvait un écho des Khazars dans l'épopée de Charlemagne⁵; d'après lui, dans le récit appelé *Voyage de Charlemagne*, où il est parlé d'un certain roi Hugon, celui-ci ne serait en réalité que la personnification du titre de « Hakan » que portaient les souverains khazars. Toutes les circonstances de ces pérégrinations de Charlemagne coïncideraient du reste avec celles de saint Cyrille racontées dans sa légende et ne seraient en somme que des réminiscences de celles de ce saint chez les Khazars, mais transportées sur un autre terrain mieux connu des Européens.

De très importantes traces des Khazars doivent vraisemblablement avoir été conservées chez leurs voisins du sud, dans le Caucase et en Iran, pays avec lesquels les Khazars sont entrés en contact et cela dès le début de leur histoire. Ces souvenirs doivent y être nombreux non seulement dans la tradition orale populaire⁶, mais également dans la litté-

1) Ainsi, on a à cette époque un *Roman du roi Kazarin et de la reine son épouse*, ouvrage non publié, manuscrit (n° 5) dans les Archives du ministère des Affaires étrangères conservées à Moscou et mentionné dans l'avant-propos au vol. VII de *Polnoe sobranie russkikh letopisej*, Saint-Pétersbourg, 1856, p. ix.

2) Par exemple Kazarce, Kazaryno. Cf. *Stownik geograficzny Krolestwa Polskiego*, vol. XV b, Varsovie, 1902. Cf. aussi vol. III, 1882.

3) Dans les différentes régions de la Pologne se trouvent des localités qui ont tiré leurs noms de celui de *Khazar*, par exemple : Kazarynowka, Kozary, etc. Cf. *Stownik*, vol. III, XV b. Il y existe également (surtout en Galicie orientale) le nom de famille *Kozaryn* et *Kazaryn*.

4) *Vostočné motivy v srednevekovom evropejskom epose*, Moscou, 1899, p. 3-4, 155-157, 161, 359-360. L'ouvrage bien documenté de POTANIN mériterait plus d'attention; l'auteur nous y révèle les liaisons culturelles qui ont existé et existent encore entre l'Europe occidentale et l'Asie centrale. Son exposé rejoint celui de VARAGNAC, d'après lequel une telle liaison très ancienne et très étroite existe entre le continent eurasiatique et le monde européen occidental. Cf. A. VARAGNAC et d'autres, *L'art gaulois*, Paris, 1956, p. 229, 232 sq.

5) G. PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, p. 53-66 et 337-344.

6) Ainsi, par exemple, la Mer Caspienne est appelée encore actuellement par les Persans *Mer Khazare*. Il existe en Iran une race de chevaux appelée le *cheval khazar*. Ces renseignements nous ont été communiqués par M. F. C. VON SAVIGNY qui connaît parfaitement ces régions et à qui nous adressons nos vifs remerciements.

rature, étant donné la très ancienne culture de ces peuples. De plus, c'est par l'intermédiaire de la littérature historique persane que de nombreux renseignements concernant entre autres les Khazars sont parvenus même jusqu'en Arabie. Comme K. A. Inostrancev¹ l'a remarqué, les anciennes anthologies arabes contiennent des citations d'ouvrages persans où il est fait mention des Khazars.

Aussi doit-on être étonné que les khazarologues n'aient utilisé que très peu la documentation iranienne et parmi celle-ci la belle littérature persane, surtout l'épopée de Firdousi (x^e siècle), *Le Livre des Rois*², qui est en même temps une appréciable source historique, car on y trouve des renseignements de diverses sortes et, entre autres, un certain nombre concernant les Khazars, la Khazarie et une description détaillée d'une guerre³ conduite contre le pays de Rûm par « le prince du pays des Khazars, Ilias⁴, fils de Mihras, le maître du monde ».

La littérature religieuse persane, faisant mention également des Khazars, apporte aussi sa contribution au problème, comme l'a indiqué tout récemment le R. P. Jean de Menasce⁵.

1) *Persidskaja literaturnaja tradicija v pervye veka Islama, Zapiski Imperatorskoj akademii nauk*, Classe Historico-Philologique, VIII^e série, vol. VIII, n^o 13, p. 34. Cf. aussi Th. NÖLDEKE, *Das iranische Nationalepos, Grundriss der iranischen Philologie*, vol. II, Strasbourg, 1896-1904, p. 142.

2) Le premier qui a apprécié l'importance pour la khazarologie de cette épopée iranienne est C. d'OHSSON (*Des peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 190 sq.), que V. GRIGOR'EV a cité dans son ouvrage (*Rossija i Azija*, p. 45-47). De son côté HARKAVY a utilisé les renseignements tirés de l'ouvrage d'OHSSON, mais sans indiquer qu'ils provenaient de cet auteur (*Die persönlichen Eigennamen der Chazaren, Jüdische Zeitschrift für Wissenschaft und Leben*, vol. III, Breslau, 1864-65, p. 204-207). HARKAVY a réuni dans son étude un certain nombre de noms khazars qu'il a relevés dans divers documents et parmi ceux-ci les plus intéressants sont ceux d'origine persane ou caucasienne. Toutes ces études ont été presque totalement ignorées par les auteurs qui par la suite s'intéressèrent aux problèmes khazars.

3) *Le Livre des Rois* par ABOU'LKASIM FIRDOUSI, publié, traduit et commenté par M. Jules MOHL, t. IV, Paris, 1855, p. 335 sq. Cf. aussi : F. WOLFF, *Glossar zu Firdosis Schahname*, Berlin, 1935.

4) Dans le *Persian Dictionary* de STEINGASS est mentionné, sans aucune référence, un roi khazar ILYAS. Ne s'agit-il pas du même roi que celui dont Firdousi fait le récit ? Cf. DUNLOP, *o. c.*, p. 168, note.

5) La Conquête de l'iranisme et la récupération des mages hellénisés. *École pratique des Hautes Études, Section des Sciences religieuses, Annuaire 1956-1957*. Paris, 1956, p. 10-11. Cf. aussi H. W. BAILEY, *Iranica*, I. Khazar, *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. XI, Londres, 1943, p. 1-2.

Dans la littérature géorgienne qui s'est développée sous l'influence de celle de l'Iran, il est souvent parlé des Khazars¹, et entre autres, dans plusieurs poèmes qui relatent les exploits de leurs rois. Les chroniques géorgiennes et les ouvrages de caractère religieux nous fournissent également une quantité de renseignements précieux sur le peuple khazar². Sans doute en est-il de même en ce qui concerne la littérature arménienne, mais nous ne possédons aucun renseignement à ce sujet.

Il ne nous semble pas qu'on ait fait jusqu'ici beaucoup d'efforts pour rechercher des traces des Khazars sur le territoire de l'ancienne Byzance. D'autre part, les bibliothèques turques qui n'ont fait jusqu'ici l'objet que d'inventaires partiels et, au surplus, très incomplets, peuvent réserver bien des surprises, comme ce fut le cas, il y a une vingtaine d'années, lors de la découverte que fit le Pr Z. V. Togan³.

Des études plus détaillées permettraient sans doute de découvrir de nouveaux documents concernant les Khazars et révéleraient des rapports entre ceux-ci et d'autres peuples. C'est une tâche qui ne peut être accomplie par une seule

1) M. G. DŽANAŠVILI, *Izvestija gruzinskikh letopisej i istorikov o Severnom Kavkaze i Rossii, Sbornik materialov dlja opisanija mestnostej i plemen Kavkaza*, vol. 22, I^{re} Partie, Tiflis, 1897, p. 23, 42, 86-88 ; ID., *Izvestija gruzinskikh letopisej i istorikov o Khersonese, Gotli, Osetii, Khazarii, Didoetii i Rossii, Sbornik*, vol. 26, 1899, p. 1, 15-37, 70-97 ; cf. ID., « Kartlis-Ckhovreba » — *Žizn' Gruzii, Sbornik*, vol. 35, 1905, p. 113-235. Cf. aussi : Expédition des Khazars, dans *L'histoire de la Géorgie* de BROSSET, vol. I, Saint-Pétersbourg, 1849, p. 24-32.

2) Ici il faut surtout mentionner les vies de saint Abo de Tiflis, composées par ses contemporains et relatées dans des manuscrits, provenant des IX^e et X^e siècles, et conservées au Musée ecclésiastique de Tiflis. Cf. *Kartlis-Ckhovreba*, p. 132-133. Parmi ces manuscrits, certains n'ont pas été utilisés par SABININ et KARBELAŠVILI lors de leur rédaction des textes critiques concernant la vie de ce saint. Cf. P. PEETERS, *Les Khazars dans la Passion de saint Abo de Tiflis, Analecta Bollandiana*, t. LII, Bruxelles-Paris, 1934, p. 22.

3) Cet éminent historien qui avait déjà bien mérité de la khazarologie à la suite de sa première découverte à la bibliothèque de Mechhed de l'ouvrage de IBN FAḌLĀN, s'est encore distingué par la récente découverte qu'il a faite dans un manuscrit de IBN ḤAWQĀL (ms. n^o 3346 de la Bibliothèque de Topkapu Sarayı à Istantoul). Dans cet ouvrage on parle entre autres du voyage de HAŞDAY IBN-SHAPRUT au Caucase. Cf. Hazarlar dans *İslâm Ansiklopedisi*, fasc. 44, p. 403. et *Völkerschaften des Chazarenreiches im neunten Jahrhundert, Körösi Csoma Archiv*, 1940, p. 50). Bien entendu, il est difficile de dire si IBN-ḤAWQĀL nous a transmis un fait historique réel ou tout simplement a interprété à sa façon certains passages de la *Correspondance khazare*.

personne, car au cours de leur histoire, les Khazars sont entrés en contact avec une quantité de peuples occupant des territoires allant de la Haute-Asie jusqu'à l'Europe centrale. Les renseignements à leur sujet seraient donc à rechercher parmi les sources les plus différentes. L'étude des conditions ethniques se rapportant aux territoires qui ont appartenu autrefois aux Khazars ou dans les pays voisins ne sont pas non plus à négliger. Leur examen attentif peut d'une manière tout à fait inattendue nous révéler des survivances de la culture des Khazars¹, ce qui est important pour la compréhension de leur passé. Aussi nous semble-t-il que le temps est venu pour qu'une équipe se livre à une étude complète sur les Khazars, étude digne de ce peuple.

S. SZYSZMAN.

1) Déjà ГОТ'Е (*Khazarskaja kul'tura*, p. 294) mettait l'accent sur l'importance de telles survivances pour l'étude du problème khazar.